Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matthieu 24 : 33.

8ME ANNÉE, NO. 2. BALE (SUISSE) AOUT 1883. 86ME NUMÉRO.

Les Signes des Temps

JOURNAL MENSUEL

Publié par la

SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR

COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ :

J.-N. ANDREWS - - - J. ERZENBERGER

PIERRE SCHILD.

PRIX D'ABONNEMENT CINQ FRANCS

Par An, ou par Volume de 12 Numéros.

—: BUREAU :—

Angle des rues WEIHERWEG et BELCHENSTRASSE.

S'Adresser (FRANCO) : M. J.-N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, (Suisse.)—L'année de ce journal commence au mois de Juillet, mais on peut commencer l'abonnement à toute autre époque si on le désire.—Ceux qui veulent nous envoyer de l'argent pour notre journal ou pour des traités, peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat, nous faire parvenir des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Variés.

LE PREMIER COUP

—DE—

LA RÉFORMATION.

PAR MME. E. G. WHITE.

L'ANNÉE 1517 marque le commencement d'une nouvelle ère pour l'Eglise et le monde. Un grand mouvement se produisit en Allemagne à cette époque. L'église romaine, pour remplir ses coffres vides, avait ouvert un vaste marché sur la terre et faisait marchandise de la grâce de Dieu. Cette marchandise portait le nom d'indulgences. Lorsque le marchand d'indulgences entrait dans une ville, un homme courait devant lui et criait: «La grâce de Dieu et du St.-Père est dans vos portes.» Et le peuple accueillait avec joie cette prétention blasphématoire, comme si Dieu fût venu du ciel auprès d'eux.

Tetzel, le chef de cet infâme trafic, avait été convaincu des plus graves attentats envers la société et envers la loi de Dieu; mais ayant échappé à la punition due à ses crimes, il fut alors chargé de mettre à exécution les projets mercenaires et sans scrupules de l'église de Rome. Avec une effronterie éhontée, il imaginait des infamies étranges, inouïes, auxquelles personne n'eût jamais songé; il inventait les contes les plus merveilleux pour tromper un peuple crédule, ignorant et superstitieux. Si les hommes de ce temps avaient possédé la Parole de Dieu, infaillible dénonciateur du péché et des piéges de Satan, ils n'auraient pu se laisser tromper ainsi. La Bible avait été ôtée au peuple afin que la papauté pût régner et que les prêtres pussent satisfaire leurs désirs de richesses et de puissance.

Tetzel établissait son trafic dans les églises où, montant en chair, il offrait ses indulgences comme les plus précieux dons de Dieu. «Approchez, criait-il, et je vous donnerai des lettres dûment scellées, par lesquelles les péchés que vous désirez commettre ci-après, vous seront tous pardonnés.» «La repentance même n'est point indispensable.» «Et, plus que tout cela, les indulgences ne sauvent pas seulement les vivants, mais aussi les morts.» «Au moment même où l'argent sonne au fond de cette caisse, les âmes s'échappent du purgatoire et s'envolent au ciel.» C'est ainsi que cet agent de Satan prononçait des blasphèmes contre le ciel.

Lorsque Simon le magicien offrit d'acheter des apôtres le pouvoir de faire des miracles, Pierre lui dit: «Que ton argent périsse avec toi, puisque tu as cru que le don de Dieu s'acquérait avec de l'argent.» Act. 8 : 20. Mais des foules avides acceptaient les offres de Tetzel, et l'or affluait dans sa caisse. Un salut qui pouvait être acheté avec de l'argent était beaucoup plus aisé à obtenir que celui qui exige la repentance, la foi et un effort constant pour résister au péché et le vaincre. Ils pouvaient pécher à leur aise, puisque l'argent leur obtenait le pardon.

Le système des indulgences avait dès longtemps rencontré l'opposition d'hommes savants et pieux dans l'église romaine, et il y avait beaucoup de gens qui n'avaient aucune foi en des prétentions si contraires à la raison et à la Parole de Dieu. Pourtant aucun évêque n'osait élever la voix contre cette fraude, ni s'opposer à ce honteux trafic. Les esprits étaient inquiets et troublés, et on se demandait avec crainte si Dieu ne purifierait pas l'Eglise par un moyen quelconque.

La vente des indulgences, subversive comme elle l'était des principes fondamentaux de l'Evangile, ne pouvait manquer de soulever une vive opposition de la part de Luther. Quoiqu'un des plus zélés partisans du pape, il fut rempli d'indignation aux prétentions blasphématoires de Tetzel et de ses associés. Plusieurs membres de son église avaient acheté des certificats de pardon et n'avaient pas tardé à se rendre auprès de Luther pour confesser leurs péchés et en obtenir l'absolution, non point à cause qu'ils se repentaient de leurs péchés et cherchaient à changer de vie, mais en vertu de leurs indulgences. Luther leur refusa l'absolution et leur déclara qu'en dépit de leurs indulgences, ils seraient damnés, s'ils ne s'amendaient. Dans une grande perplexité ils allèrent trouver Ttezel et l'informèrent que Luther, moine Augustin, avait traité ses lettres avec mépris. Le dominicain fut rempli de rage. Il fit les menaces les plus terribles, fit allumer des feux sur la place publique, et il déclara que le pape lui avait donné ordre de brûler tous les hérétiques qui oseraient s'opposer à ses très-saintes indulgences.

Luther se présente alors hardiment comme champion de la vérité, ne luttant point contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les princes des ténèbres, contre les esprits malins qui sont dans les lieux célestes. Du haut de la chaire, sa voix fait entendre de pressants et solennels avertissements. Il démontre au peuple combien le péché offense les yeux de Dieu et l'impossibilité pour l'homme d'amoindrir sa faute ou d'éviter sa punition. La repentance seule et la foi en Christ peuvent sauver le pécheur. La grâce de Christ ne peut être achetée; c'est un don gratuit. Luther exhorte les gens à ne pas acheter d'indulgences, mais à regarder à Christ, leur Rédempteur crucifié. Il raconte la pénible expérience qu'il a faite en cherchant vainement son salut dans l'humiliation et la mortification, et il assure à ses auditeurs que c'est en détournant les yeux de sa personne et en croyant en Christ qu'il a trouvé la paix et une joie indicible. Il les presse de faire leur possible pour obtenir un exemplaire de la Bible et l'étudier diligemment. Ceux qui n'apprennent pas ses saintes vérités et n'y obéissent point sont séduits par Satan et périssent dans leurs péchés.

Un coup hardi avait été frappé en faveur de la Réformation. Mais Satan rassemblait ses forces pour dominer les esprits et maintenir le trafic que l'on faisait de la grâce de Dieu. Il souleva une telle haine contre Luther que beaucoup de personnes étaient prêtes à faire taire son opposition, même en lui arrachant la vie. Ainsi la grande lutte entre le Prince de la lumière et le prince des ténèbres se poursuivait énergiquement.

Vers ce temps, l'électeur Frédéric eut un songe qui l'impressionna vivement, et qui paraissait prédire d'une manière remarquable l'œuvre de la Réformation. «La Toussaint était proche et l'électeur, s'étant retiré pour prendre du repos, se demandait sur sa couche comment il pourrait observer la fête, priait pour les pauvres âmes du purgatoire et demandait la direction de Dieu pour lui, ses conseillers et son peuple. Pendant que son esprit était ainsi occupé, il s'endormit et songea qu'un moine, vrai fils de l'apôtre Paul, était envoyé auprès de lui et que tous les saints l'accompagnaient afin de témoigner qu'il était réellement un envoyé du ciel. Ils demandèrent à l'électeur de permettre que le moine écrivît quelque chose sur la porte de l'église de Wittemberg. Le moine se mit à écrire, et les lettres qu'il traçait étaient si grandes et si brillantes qu'on pouvait les lire à une grande distance; et la plume qu'il employait était si longue que l'extrémité atteignait Rome, blessait les oreilles d'un lion qui s'y trouvait couché et faisait trembler la tiare sur la tête du pape. Tous les car-

dinaux et les princes accoururent pour la soutenir; et comme l'électeur accourait aussi dans ce but, il se réveilla fort alarmé et irrité contre le moine qui avait si maladroitement employé sa plume. Il se rendormit alors et le songe étrange reparut. Le lion dérangé se mit à rugir et Rome et tous les Etats voisins accoururent pour voir de quoi il s'agissait. Le pape demanda qu'on arrêtât le moine et demanda cela spécialement à l'électeur, car le moine habitait ses Etats.

«L'électeur se réveilla encore une fois et pria Dieu de protéger le saint Père, le pape, et se rendormit de nouveau. Et le songe étrange revint encore; il vit tous les princes de l'empire accourir à Rome, s'efforçant tous de briser la plume mystérieuse. Or, plus ils faisaient d'efforts pour la briser, plus elle devenait inflexible; et lorsqu'ils demandèrent au moine où il l'avait trouvée et pourquoi elle était si forte, il répondit qu'il l'avait reçue d'un de ses anciens maîtres, qu'elle provenait d'une oie* bohême âgée de cent ans et qu'elle était forte parce que personne ne pouvait en ôter la moelle. Tout à coup l'électeur entendit un grand cri, et voici, un grand nombre de plumes étaient sorties de la longue plume du moine!»

La Toussaint était un grand jour de fête pour Wittemberg. Les riches reliques de l'église étaient alors exposées à la vue du peuple, et une complète rémission des péchés état accordée à tous ceux qui se rendaient à l'église et se confessaient. C'est pourquoi ce jour voyait accourir des foules de gens dans Wittemberg.

Le 31 octobre 1517, jour précédant la Toussaint, un moine se rendit hardiment à l'église, où une foule de fidèles accouraient déjà, et afficha sur la porte quatre-vingt-quinze thèses dirigées non pas précisément contre les indulgences, mais contre l'abus qu'on en faisait. Ce moine était Martin Luther. Il était seul et aucun de ses amis intimes ne connaissait ses desseins. Il déclarait qu'il était prêt à défendre ses thèses le jour suivant, à l'université, contre quiconque les attaquerait.

Ces propositions attirèrent l'attention universelle. Elles furent lues et copiées et se répandirent dans toute l'Allemagne. Elles causèrent une immense sensation dans l'université et dans toute la ville.

Ces thèses, quelque bénignes qu'elles parussent dans le fond et dans la forme, en attaquant l'abus, frappaient l'indulgence elle-même et doivent être considérées comme le premier pas de la Réformation. Il y était démontré que le pouvoir d'accorder le pardon des péchés n'avait jamais été remis au pape, ni à aucun autre homme. Toute l'entreprise n'était qu'une tromperie, un moyen d'extorquer de l'argent en spéculant sur les superstitions du peuple, une invention de Satan pour détruire les âmes de tous ceux qui se fieraient à ces prétentions mensongères. Il était aussi clairement démontré que l'Evangile de Christ est le plus précieux trésor de l'Eglise et que la grâce de Dieu qui s'y trouve révélée est accordée gratuitement à tous ceux qui la recherchent par la repentance et la foi.

Dieu dirigeait les travaux de son intrépide serviteur, et l'œuvre qu'il accomplit fut ferme et sûre. Il avait fidèlement prêché la doctrine de la grâce qui devait détruire les prétentions du pape d'être un médiateur; il avait conduit le peuple à Christ comme seul sacrifice pour le péché et seul intercesseur. C'est ainsi que commençait à s'accomplir le songe de l'électeur. La plume qui écrivait sur la porte de l'église s'étendit jusqu'à Rome, troublant le lion dans son antre et ébranlant le diadème du pape.

Les multitudes, superstitieuses et attachées au péché, furent terrifiées en voyant que les sophismes par lesquels on avait adouci leurs craintes étaient renversés. Des prêtres rusés, interrompus dans l'œuvre infernale de sanctionner le crime, voyant leurs gains en danger, furent remplis de rage et s'allièrent pour soutenir le pape.

Les thèses de Luther provoquaient une discussion, mais personne ne se présenta pour les attaquer. Par la grâce de Dieu, le coup frappé par le moine de Wittemberg sapait la papauté en sa base, atteignit et terrifia ses défenseurs et réveilla des milliers d'âmes du sommeil de l'erreur et de la superstition. Les questions qu'il proposait dans les thèses se répandirent bientôt de l'Allemagne dans toute la chrétienté. Beaucoup de catholiques dévots qui voyaient en gémissant les iniquités qui régnaient dans l'église, mais qui ne savaient comment arrêter les progrès du mal, lurent avec une grande joie les thèses de Luther, croyant y reconnaître la voix de Dieu. Ils sentaient que le Seigneur, dans sa miséricorde, avait étendu sa main pour arrêter le flot de la corruption qui avait sa principale source à Rome. Princes et magistrats se réjouissaient secrètement de ce qu'un frein allait être mis à la puissance arrogante contre laquelle il n'y avait point d'appel.

Pourtant il y avait des gens qui étaient dans la crainte et le doute. Le prieur de l'ordre des Augustins dont Luther faisait partie, effrayé par Tetzel, vint tout alarmé trouver le réformateur et lui dit: «N'attirez pas la défaveur sur votre ordre.» Luther tenait cet homme en grande estime et fut fort ému à l'ouïe de ses paroles, mais se remettant, il répondit aussitôt : «Cher père, si cette affaire n'est point de Dieu, elle sera réduite à néant; si elle est de Dieu, elle prospérera.»

Mais le réformateur avait à affronter de plus fiers accusateurs. Quelques-uns l'accusaient d'agir à la hâte, et sans considération. D'autres l'accusaient de présomption, disant que c'étaient l'orgueil et la hardiesse qui le dirigeaient, plutôt que l'Esprit de Dieu. «Qui ne sait pas, répondait-il, que nous pouvons rarement avancer une chose sans une apparence d'orgueil et sans être accusés de chercher des querelles?» «Pourquoi Christ et tous les martyrs ont-ils été mis à mort? Parce qu'ils paraissaient mépriser orgueilleusement la sagesse du temps où ils vivaient, et parce qu'ils avançaient de nouvelles vérités, sans avoir d'abord consulté les oracles des anciennes opinions.»

Il disait aussi: «Ce que je fais ne sera pas accompli par la prudence de l'homme, mais par le conseil de Dieu. Si cette œuvre est de Dieu, qui l'arrêtera? Si elle n'est point de Dieu, qui est-ce qui pourrait la poursuivre? Non ma volonté, non la leur, non la nôtre; mais ta volonté, la tienne, Père saint qui es au ciel!»

Luther fut poussé par l'Esprit de Dieu à commencer cette œuvre; mais il ne devait point la poursuivre sans des luttes terribles. Les reproches de ses ennemis, la fausse interprétation qu'ils prêtaient à ses desseins et les réflexions injustes et malicieuses qu'ils faisaient sur son caractère et ses motifs, tombaient sur Luther comme un déluge et n'étaient point sans effet sur lui. Il avait eu cette confiance que les chefs de l'église et les philosophes de la nation s'uniraient à lui joyeusement pour entreprendre cette œuvre de réformation. Des paroles d'encouragement de la part de ceux qui étaient haut placés l'avaient rempli de joie et lui avaient inspiré de nouvelles espérances. Par anticipation, il voyait déjà luire de plus beaux jours pour l'Eglise. Mais les encouragements s'étaient changés en paroles de reproche et de condamnation. Beaucoup de dignitaires, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat, étaient convaincus de la vérité des thèses de Luther; mais ils virent aussitôt que l'adoption de ces vérités amènerait de notables changements. Eclairer et réformer le peuple, c'était réellement miner l'autorité papale, arrêter des millions de sources qui remplissaient leurs caisses et retrancher du coup la prodigalité et le luxe des prêtres de Rome. Bien plus, enseigner au peuple à penser et à agir comme des êtres responsables, regardant à Christ seul pour obtenir le salut, ce serait renverser le trône pontifical, et détruire effectivement leur propre autorité. C'est pourquoi ils refusèrent la connaissance que Dieu leur présentait, et se liguèrent contre Christ et la vérité par leur opposition à l'homme que le Seigneur avait envoyé pour les éclairer.

* Allusion à Jean Huss qui, en langue bohémienne, signifie oie. Huss proclama la vérité un siècle avant l'époque de Luther, et lorsqu'il fut attaqué et persécuté, il dit: „Les méchants ont commencé à dresser de perfides ambûches à l'oie. Mais lors même que l'oie qui n'était qu'un animal domestique, un animal paisible, et dont le vol n'est pas très-haut dans les airs, serait brisée par leurs efforts, d'autres oiseaux, prenant plus hardiment leur essor à travers les cieux, voleront avec une plus grande force. Au lieu d'un faible oiseau comme l'oie, la vérité enverra des aigles et des vautours aux yeux perçants.“

DIFFICULTÉ DE L'ŒUVRE MISSIONNAIRE.

DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

Discours prononcé par le Rév. EDWARD WHITE de Londres.

IL est tout autant de votre devoir de prêcher le Jugement à venir, qui faisait «trembler Félix», de le prêcher à tous les Chinois et les Hindous impies, qu'il était du devoir de Paul de le prêcher aux Grecs et aux Romains. Et si vous ne faites pas cela, vous ne pouvez pas prêcher convenablement

L'ÉVANGILE DU SALUT.

Pénétré du sentiment de ma responsabilité, et sachant que mes paroles seront lues dans toutes les stations missionnaires anglaises répandues dans le monde entier, je veux essayer de faire une observation pratique dont au moins les jeunes missionnaires profiteront peut-être. Les discussions de la mère-patrie portent leur contre-coup dans le ton de la prédication de l'Evangile au dehors. Il y a eu pendant cette génération une forte réaction contre l'enseignement des églises romaine et protestante d'il y a trois siècles. Xavier enseignait aux Japonnais que tous leurs ancêtres, quoique n'ayant point entendu parler de l'Evangile, avaient été jetés dans un enfer pour une éternité de tourments. On a renié de telles idées pour croire à une Providence divine plus indulgente et plus miséricordieuse. Mais il y a maintenant un danger, tant dans la mère-patrie qu'au dehors, à se jeter dans une direction tout opposée; un danger terrible de réaction qui consiste à taire la vérité concernant le Jugement. Il y a dans le Christianisme un élément qui a une grande affinité avec le côté terrible et imposant de la nature et de la création. C'est-à dire que le Dieu de l'Evangile est le Dieu de la justice, comme il se manifeste dans les terribles cataclysmes de la nature. L'ignorer, c'est très-mal, c'est inexcusable! Il y a, dans l'Apocalypse (aux versets même que la plupart des commentateurs croient décrire la propaga-

tion finale de l'Evangile, parmi toutes les nations avant que le Fils de l'homme soit révélé) un passage des plus frapppants, que voici: «Je vis un ange qui volait par le milieu du ciel, portant l'Evangile éternel, pour l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre, à toutes nations, à toutes tribus, à toutes langues et à tout peuple; et qui disait d'une voix forte: Craignez Dieu et lui donnez gloire, car l'heure de son jugement est venue; et adorez celui qui a fait le ciel, la terre, la mer et les sources des eaux.» Le message de Christ doit être proclamé, du commencement à la fin, comme venant directement de la terrible Puissance qui se révèle dans la nature matérielle. Bien trop souvent, dans notre pays et à l'étranger, on parle du Dieu vivant en termes abstraits, dans des allusions historiques et avec un anthropomorphisme d'une familiarité incroyable.

Ou le message de l'Evangile procède de la Puissance qui a «embrasé les fondements des montagnes» et allumé cette fournaise du centre de la terre qui éclate au dehors par trois cents volcans en activité—ou il n'est rien. Ou il nous vient de la Puissance qui ébranle le monde par les tremblements de terre et fait déborder du creux de sa main les eaux furieuses de l'océan—ou il n'est rien. Ou il vient de l'Etre qui fait mouvoir cet énorme globe dans l'espace avec une vitesse septante fois plus rapide que celle qu'a, au premier moment de sa course, une boulet sortant du canon le mieux perfectionné; ou bien il vient de la Puissance dont la gloire resplendit dans le firmament, parsemé de cinquante millions de soleils, à des distances infinies—ou il n'est rien. Ou le Dieu de la Bible est la Cause éternelle de l'univers, ou l'Evangile est une illusion.

Que l'on proclame donc ce message en parlant davantage de cette Puissance imposante et irrésistible. Laissons parler cette puissante nature aux âmes des hommes, aussi bien que la conscience et l'Ecriture; et que l'Evangile soit publié comme un «*commandement* à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils se convertissent; parce que Dieu a arrêté un jour auquel il doit juger le monde avec justice, par l'homme qu'il a établi pour cela.»

Si, bien souvent, les hommes pensent peu quelle Puissance ils défient en refusant Christ, c'est parce que les prédicateurs ne parlent point de la majesté de Dieu comme ils le devraient. Que les idoles tombent en sa présence! L'Evangile doit être prêché aux païens de manière que son origine leur inspire le respect. Ses messagers doivent en parler comme croyant que tous ceux qui le rejettent «tomberont entre les mains du Dieu vivant.» Il ne faut rien moins que cela pour secouer l'opiniâtreté des nations asiatiques. L'idée du Jugement ne convertira pas les hommes, mais elle les préparera à croire à la miséricorde divine. Il n'est certainement pas nécessaire d'ajouter qu'il est encore plus important de se présenter à eux avec une foi ardente en cet amour et en cette miséricorde du Dieu Sauveur — un amour et une miséricorde qui précédèrent leur naissance, amour et miséricorde qui s'étendent à chaque homme d'une manière si réelle, si vivante, si chaleureuse, que la culpabilité et le péché, et la mort elle-même seront vaincus par ce tout-puissant Sauveur.

Il faut croire en ce Sauveur avec une ardeur, une fraîcheur, une réalité qui attireront à Lui toutes les âmes qui en entendront parler. Il ne faut rien moins au prédicateur, qu'une foi rayonnante, inspirée par l'amour de Christ, pour vaincre le paganisme au dehors, et l'incrédulité dans nos propres contrées. Et ceci ne peut être que le résultat du baptême du St.-Esprit.

Je n'ai plus qu'une suggestion à faire respectivement au Christianisme que Dieu bénira comme «puissance à salut.» Elle est renfermée dans l'autre clause du passage de l'Apocalypse que j'ai déjà cité: «Craignez Dieu et lui donnez gloire, car l'heure de son jugement est venue.» De nouveau nous devons dire que les discussions peu satisfaisantes des chrétiens sont de nature à affaiblir le message que nous envoyons aux païens. Nous avons tant disputé chez nous à l'égard des prophéties et nous les avons traitées si souvent d'une manière tellement insensée, que les plus capables en sont venus à penser qu'il valait mieux laisser de côté

L'AVENIR DU MONDE

dans la prédication du christianisme aux païens. Je suis persuadé qu'il y a là une perte de force incalculable. Il y a quatre théories principales qui sont prévalentes en Europe et en Amérique concernant l'avenir du monde; concernant «ce qui arrivera ci-après.» Toutes sont d'accord en une chose, c'est qu'un avenir meilleur que le présent est réservé au monde. La première des théories est celle des athées. Une foule grande et toujours croissante croit que le résultat final de la science est le matérialisme. Il en résulte logiquement l'athéisme, car dès que les hommes nient positivement l'esprit en eux-mêmes, ils le nieront logiquement dans l'univers et en viendront à penser qu'il n'y a rien de vivant dans la nature qu'eux-mêmes et les animaux desquels ils prétendent descendre. Ces personnalités scientifiques attendent par conséquent un règne universel d'incrédulité matérialiste, quand notre bonne terre, purgée de toute religion, ne sera plus effrayée par la crainte du Jugement de Dieu ou par le rêve de la vie éternelle.

Une seconde classe d'hommes croient à la religion de l'église catholique romaine. Ils pensent qu'un jour, qui n'est pas bien éloigné, tout le monde sera assujetti à la puissance du pape—que tout esprit humain, toute conscience, toute volonté sera soumise à l'évêque de Rome. O Babylone, ta foi est grande!

Ensuite, il y a des foules de personnes qui, de dégoût et d'ennui, ont abjuré les prophéties mais demeurent quand même dans la vague espérance que, d'une façon ou d'une autre, les choses tendent généralement vers un temps meilleur où, sous l'influence de l'Esprit de Dieu et des éléments existants, le monde sera «rempli de la connaissance du Seigneur, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent.»

La quatrième classe de penseurs, devenant chaque jour plus nombreuse, croit à ce qu'ils appellent le vrai avenir de la prophétie. Feu le doyen Alford était un des plus modérés et des plus sincères de ces savants. Avec différentes modifications, ils prétendent que les folies des commentateurs précédents ne devraient pas nous faire fermer les yeux sur le fait que la Bible représente partout le divin gouvernement du monde, depuis l'élévation de Babylone, comme un grand drame dont quatre actes sont achevés et qui court vers une catastrophe—vers la fin «du temps des Gentils» —où une époque de terrible jugement de toutes les nations de la terre se termine par le triomphe du royaume de Dieu. Et ces lecteurs de la Bible disent qu'on devrait prêcher l'Evangile aux païens en faisant entendre cet avertissement: «Craignez Dieu et lui donnez gloire, car l'heure de son jugement est venue.»

Je soutiens fermement que cette croyance n'est pas un empêchement, mais plutôt un stimulant des plus efficaces pour tout ouvrier sérieux, et qu'elle devrait être encouragée par toute société missionnaire. Elle tend à faire souvenir que Dieu gouverne le monde et qu'il est présent partout, et elle place ceux qui se convertissent à Christ dans l'attitude de l'Eglise primitive, en leur prêchant d'«aimer l'apparition du Seigneur» et d'«attendre des cieux le Fils de Dieu, Jésus, lequel nous délivre de la colère à venir.» En un mot, nos difficultés sont si prodigieuses, que Dieu seul peut les surmonter; et il ne sanctionnera nos efforts que si nous plaçons sa Parole de jugement et de miséricorde à l'avant-garde, sa Puissance comme des piliers de feu au premier rang, et son Royaume, comme la vraie espérance de l'humanité dans les âges à venir.

SIGNES CÉLESTES

—DE—

L'APPROCHE DU GRAND JOUR.

PAR M. D.-T. TAYLOR.

DEUXIÈME ARTICLE.

«Les étoiles tomberont du ciel.»
Luc 21:25.

Ce «signe dans les étoiles», prédit par notre Seigneur, a-t-il eu son accomplissement? Considérons la question avec le sérieux et l'attention qu'elle mérite.

Qu'est-ce qu'une étoile? Une étoile, dans les Saintes Ecritures, interprétée littéralement, c'est un corps céleste, lumineux ou enflammé. Les étoiles sont les luminaires du ciel. Mais tandis que l'astronomie moderne fait une distinction entre les étoiles du ciel et les météores célestes, les Ecritures ne les distinguent point ainsi. Tous ces corps, quels qu'ils soient, sont des étoiles. L'hébreu *kochar* et le grec *aster* paraissent être des termes génériques comprenant des étoiles d'espèces et d'ordres différents. Ainsi un bolide enflammé, lancé du ciel sur la terre est appelé une grande étoile (Apoc. 8: 10, 11); des averses de désastreux aérolithes tombant sur les armées de Sisera sont aussi appelés étoiles. Comp. Juges 5:20 avec Josué 10:11. Un simple météore qui passe et s'éteint complétement (Jude 13) ou, suivant ce qu'il paraît être, une comète qui disparait dans la profondeur du ciel, aussi bien que le vaste système des soleils répandus à travers l'espace, est également nommé étoile. Gen. 1:14. Ce mot est aussi employé au figuré pour désigner les anges ou les pasteurs de l'Eglise (Apoc. 1:20); les anges de Dieu dans le ciel (Job 38:7); le Fils de Dieu (Nomb 24:17 et Apoc. 22:16); et l'étoile tombante est également employée pour désigner l'apostasie et l'expulsion du ciel de quelque ange et de son armée. Apoc. 9:1; 12:4. Mais dans les cas que nous considérons comme signes, il n'y a ni nécessité ni aucune propriété à regarder l'étoile qui tombe comme une simple figure ou un symbole; d'autant plus qu'il n'existe aucune loi d'exégèse nous obligeant à employer une telle méthode; il ne nous manque pas non plus d'exemples d'étoiles tombant littéralement du ciel.

Toute personne sincère admettra que les nations du monde, sur toutes les parties de la terre, ont eu fréquemment et amplement l'occasion, depuis les cent dernières années, de voir se produire et de considérer comme un fait connu cet étrange phénomène. Et il est impossible que nous puissions nous arrêter un seul instant à l'idée que notre cher Sauveur, en parlant de la chute d'étoiles,

ait enseigné la descente sur notre terre des planètes, de notre soleil, des soleils et des satellites des autres systèmes. Le simple fait de leur chute suggère aussitôt l'ordre météorique de ces corps—ces chutes ou averses de myriades de corps nous forçant à concevoir leur infinie petitesse, comparées aux grandes étoiles et aux planètes—tandis que le fait qu'elles tombent sur la terre ou dans notre atmosphère, décide la question de savoir ce que le Maître entend lorsqu'il prédit que les étoiles tomberont. De plus grands corps ne peuvent tomber en nombre incommensurable sur un corps plus petit. Les étoiles, est-il dit, devaient tomber sur la terre; or les météores sont les seuls corps qui puissent tomber ainsi. Aussi, la prophétie du Sauveur, d'un avertissement solennel au moyen de merveilleuses chutes de météores, s'est accomplie mot à mot, au temps comme dans l'ordre prédits, avec la précision la plus rigoureuse et la plus étonnante. Nous ne devons pas regarder ces signes comme surnaturels, mais simplement comme des effets de la nature que notre Seigneur prévit et prédit.

Un simple météore qui tombe n'est d'aucune importance, car il en tombe continuellement. La terre, dans son orbite, en rencontre plus de mille chaque jour. On estime qu'il ne tombe annuellement sur notre globe pas moins de quatre cent mille petits météores. Mais une averse d'étoiles tombant simultanément par millions, est une chose différente et plus rare. On ne peut douter que la prophétie ne fasse mention de ce phénomène et d'aucun autre. De rares et courts récits nous parlent de chutes d'étoiles dans les années 902, 931, 934, 1002, 1101, 1202, 1366, 1553 et 1698; de sorte que nous n'avons que neuf événements semblables enregistrés dans l'espace d'environ dix-sept siècles. On suppose qu'il y a eu d'autres pluies d'étoiles moindres que celles-là, mais ni les faits, ni la date ne sont donnés. Des neuf cas mentionnés par l'histoire on n'a que peu ou point de détails, et l'événement n'acquit aucune célébrité. Il est un fait qui mérite d'être soigneusement noté; c'est que depuis l'époque de Martin Luther à l'an 1800, une période de trois siècles, il n'y a pas un seul écrivain chrétien que l'on puisse citer comme rappelant une seule pluie d'étoiles, ou qui parle de l'accomplissement de ce signe phénoménal. S'il était nécessaire, nous pourrions citer des passages tirés d'écrivains éminents du sixième, du seizième et du dix-huitième siècle, qui déclaraient tous que les pluies d'étoiles étaient futures.

Et la science est d'accord avec nous. «Jusqu'à la fin du dernier siècle, écrit le Prof. Kirkwood, jamais des étoiles tombantes n'ont attiré l'attention des savants.» «C'est une chose remarquable, dit le *British Quarterly*, que, tandis qu'on a constamment remarqué des étoiles filantes et des météores lumineux, les pluies d'étoiles périodiques n'aient pas été observées avant notre temps et que la pluie d'aérolithes ne fut pas reconnue comme un fait par les savants, avant le commencement de notre siècle.» Il est vrai que le tableau d'apparitions météoriques dressé par M. Quintelet, savant français, énumère 315 cas de ce genre; mais comme il ne comprend principalement que des bolides, des aérolithes et de simples pierres, aussi bien que de grandes pluies, cela n'est nullement contraire à notre manière de voir. Jusqu'ici il était réservé à la période étonnante et remarquable de l'histoire de notre globe qui commença en 1798, de présenter aux yeux émerveillés de l'humanité ces pluies grandioses de météores dont l'effrayante magnificence dépasse tout ce qu'on eût pu concevoir.

Dans cette période, ce phénomène s'est étendu sur toute la terre, et les peuples civilisés, comme les peuples barbares, ont été témoins de la vérité de ces paroles du Sauveur: «Les étoiles tomberont du ciel.» Le prof. Olmstead, du collége de Yale, n'a nullement exagéré, lorsqu'en 1843, après deux seules grandes chutes d'étoiles, il écrivait: «La génération actuelle peut se considérer comme très-privilégiée d'avoir été témoin d'apparitions de météores enflammés dont la grandeur éclipse tout ce que l'on peut trouver inscrit dans les pages de l'histoire.» Ce savant éminent déclare encore que ce sont les plus grands déploiements des feux et des splendeurs célestes qui aient eu lieu depuis la création du monde. C'est un fait merveilleux et saisissant à la fois, que la première grande chute d'étoiles dont nous ayons un récit fidèle et complet ait eu lieu dans les vingt ans qui suivent les mémorables jours obscurs qui couvrit l'Amérique et l'Europe. Dirons-nous que ceci est un simple accident? N'y avait-il aucune divine ordonnance? Ces signes auraient-ils pu avoir lieu en tous temps, dans tous les âges? On a vu que la série des signes est donnée, dans le récit de la Parole de Dieu, dans un ordre particulier. Ne doit-il pas y en avoir un dans leur accomplissement? Cet ordre, le voici: (1) La grande tribulation. (2) L'obscurcissement du soleil. (3) L'obscurcissement de la lune. (4) La chute des étoiles. Mat. 24: 29; Marc 13: 24, 25; Luc 21: 25; Apoc. 6: 12, 13. Tel est l'ordre dans la prophétie, et tel aussi est celui de l'histoire.

La pluie d'étoiles de 1799 arriva dans la nuit du 12 au 13 novembre, et le meilleur récit qu'on en trouve est écrit par Humboldt. *Récits Personnels,* Vol. III, pages 331–346. Cette grande pluie d'étoiles fut simultanément observée depuis l'Equateur à 0° jusqu'au Groënland, à 64° 14' de latitude, et dans toute l'étendue de pays et de mer située entre le 46° et le 82° de longitude, soit une surface de 1465 lieues en longueur, sur 833 lieues de largeur, région embrassant une surface de 3,665,000 lieues carrées. L'éminent M. Alexandre de Humboldt et son ami M. Boupland, avec une multitude d'autres personnes contemplèrent cet effrayant phénomène; ce dernier, savant français, écrivait: «Il n'y avait pas, dans le firmament, un espace équivalant à trois fois le diamètre de la lune, qui ne fût point couvert, à chaque instant, de bolides et d'étoiles tombantes.» Partout les hommes considéraient cette scène avec terreur. Et pourquoi n'en aurait-il point été ainsi? N'était-ce pas nouveau, étrange, saisissant, grandiose? Et n'étaient-elles point les avant-coureurs de l'arrivée du Grand Roi, précédant ses pas effrayants dans les sentiers enflammés des cieux? Combien le signe qu'il avait choisi n'était-il pas approprié et emblématique! Avons-nous besoin de faire encore cette question inquiète: «Quel sera le signe de ta venue?» Une étoile annonça sa première venue, et des myriades de météores annoncent sa seconde apparition. Des milliers de personnes encore vivantes se souviennent des chutes d'étoiles de 1832 et 1833. Les récits qui en parlent sont abondants et très-nombreux. En 1832 la chute d'étoiles eut lieu exclusivement en Europe. On n'en vit rien en Amérique. Les rois virent les hérauts du Roi des rois. L'année suivante, le 13 novembre 1833, elle éclata sur toute l'étendue de l'Amérique du Nord; l'éblouissant phénomène s'étendit de l'isthme de Darien vers le nord, jusqu'aux régions inconnues de l'Amérique Britannique et, des côtes du Pacifique à l'ouest, jusqu'au 61° de longitude dans l'océan Atlantique. Les peuples des régions équatoriales, les Mexicains, les Indiens, toutes les races de l'Amérique, les Canadiens, les Esquimaux et tous les peuples maritimes, sur mille rivages, contemplèrent et tremblèrent. Cette vue est restée gravée en caractères ineffaçables dans la mémoire de l'homme.

Les étoiles tombaient seules et par groupes ou par amas, s'élançant, fuyant à travers l'espace qu'elles éclairaient de mille lueurs. Elles prenaient tantôt la forme de balles, tantôt celle d'un serpent, d'un croissant et d'autres aspects étranges. Les unes paraissaient comme des points lumineux, d'autres aussi grandes que la pleine lune. Elles affectaient toutes les couleurs; elles étaient blanches, vertes, rouges comme le feu, tandis que d'autres, avec des traînées lumineuses prenaient par instants toutes les couleurs du prisme. Les traînées lumineuses de beaucoup d'entre elles avaient la forme de blanches colonnes et donnaient un aspect de mort à ceux dont les visages contemplaient cette scène.

La lumière de ces corps célestes était parfois aussi vive que celle de la pleine lune. Les plus grands projetaient une ombre légère. Des bombes de feu remplissaient les airs et tombaient de la voûte céleste. Elles apparaissaient, elles s'élançaient, elles se balançaient, elles éclataient. La nature paraissait étonnée et troublée. L'atmosphère semblait chargée d'électricité, l'aiguille aimantée était agitée; on sentait comme une odeur d'azène; une aurore boréale apparut à l'est, à l'ouest et du côté du nord, puis le baromètre descendit rapidement. Le nombre des étoiles tombantes fut si grand, que l'on en compta, suivant Arago, 240,000 audessus de l'horison de Boston. Un spectateur pieux et intelligent écrivait de New-York: «Nous éprouvions dans nos cœurs le sentiment que c'était un signe des derniers jours.» C'est ce qu'éprouvèrent des milliers de personnes. L'impression sur les esprits sérieux en fut profonde et durable. L'un d'eux écrivait: «Nous avons vu dans la pluie de feu qui est tombée mercredi matin un signe effrayant, un sûr avant-coureur, un avertissement miséricordieux du jour grand et terrible qui surprendra les habitants de la terre, lorsque le sixième sceau sera ouvert. On ne saurait trouver une image plus correcte pour peindre ce phénomène que celle d'un figuier dont un vent violent lance çà et là les fruits verts.»

Les pluies d'étoiles de 1799 et 1833 arrivèrent d'une manière soudaine et inattendue. La science calcula un retour périodique de ce phénomène météorique pour 1866–1867. Mais l'œil prophétique de Jésus les prévit et les prédit tous dix-huit siècles auparavant, et la nature rendit trois fois témoignage à la prophétie de son Seigneur.

Les pluies d'étoiles de 1866–1868 furent égales aux précédentes pour l'étendue et leur sublime grandeur. La périodicité en avait été fixée. Les nuits du 12 au 14 novembre furent témoins de ce grand conflit, et la terre passa à travers cette voie météorique, dont la largeur fut estimée par le Prof. Proctor, de 150,000 à 300,000 lieues. Une fois de plus les paroles de notre Sauveur se montrèrent parfaitement d'accord avec la science et les étoiles du ciel tombèrent. Le phénomène n'avait rien perdu de sa grandeur primitive. Les Asiatiques et les Européens virent une grande partie de cette pluie d'étoiles en 1866—elle fut à peine remarquée dans le Nouveau Monde. Elles tombèrent par millions vers la Méditerranée, au nord de l'Afrique, en Syrie, en Turquie, aux Açó-

res, sur tout le continent. Ce fut une répétition de 1832. Elles brillaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel: rouge, orange, jaune, vert, bleu indigo, blanc, vert émeraude, vert clair, bleu ciel, etc; on vit même des boules de feu couleur de cuivre fuir à travers les airs. L'illumination était semblable à celle d'une aurore boréale éclatante. Les savants anglais observaient le phénomène, et la reine Victoria, sortie de sa couche royale, contempla pendant des heures entières le firmament enflammé. Les météores revinrent en 1867 et en 1868, et couvrirent le ciel, d'un océan à l'autre et d'un continent à l'autre, de leurs rapides et étincelantes lueurs. L'Europe en fut de nouveau témoin. On les aperçut également dans toutes les capitales de l'Amérique. Ce courant de météores était très-grand et paraissait inépuisable. La terre le traversa pendant plusieurs années, touchant chaque fois l'étrange file de météores à la date bien connue du 12 au 14 novembre. Du Chili, Amérique du Sud, jusqu'à deux mille lieues du côté du nord, les étoiles tombèrent à la vue de races épouvantées et émerveillées. Au Mexique et aux îles Sandwich, le spectacle était également imposant et grandiose. Ils contemplèrent la réalisation de la sagace prévision de Thomas Burnet qui écrivit il y a si longtemps, en 1697: «Le dernier signe, avant la venue de Christ est la chute des étoiles. Ce fait n'est cependant pas rare; mais si ce phénomène se multipliait tellement que les étoiles tombassent, suivant l'expression prophétique, comme les feuilles des vignes ou les figues d'un figuier, cela produirait un spectacle étonnant.» Aussi le fut-il. La moitié des quatre millions d'habitants de Londres étaient réveillés pour contempler ce spectacle.

Il y en avait peu qui en eussent vu ou qui pussent espérer en voir de nouveau un pareil. Oubliant que cette pluie de feu était dans un sens une manifestation divine, le correspondant-astronome, du *Times* écrivait: «Il y avait des moments où il semblait qu'un *vent puissant* avait détaché les vieilles étoiles, brisant leurs liens, et les jetait à travers l'espace. On aurait dit que le dieu de l'Olympe, du haut de son trône, lançait ses foudres contre un monde qui l'oubliait et l'offensait.» Mais nos limites nous proscrivent tout autre témoignage. D'ailleurs le monde entier sait le reste. Ce n'est pas que les matières manquent; non, elles sont inépuisables. Mais ceci suffit pour nous engager à étudier les signes des derniers temps.

Une question, maintenant, se pose palpitante: Celui qui juge les vivants et les morts est-il près d'apparaître? Réponds, ô Eglise du Très-Haut! Le monde impie se contente d'étudier les causes secondaires de ces pluies d'étoiles et n'y voit aucun signe du prochain avénement de Christ. Pour les chrétiens qui se sont détournés des choses de cette terre pour servir et attendre Christ (1 Thess. 1 : 9, 10), il n'en doit point être ainsi. Pourquoi les chutes d'étoiles, répondant si exactement aux paroles du Seigneur, devraient-elles n'être considérées qu'historiquement et jamais prophétiquement? Pourquoi les estimerions-nous comme un miracle astronomique, et jamais comme l'accomplissement d'une prophétie? Pourquoi les étudier si attentivement comme un fait scientifique, et jamais comme des signes de Sa venue? Pourquoi tant d'indifférence, d'inattention, de réticence et de mutisme, devant cet imposant sujet? Les hommes peuvent-ils demeurer plus longtemps dans le doute? Les chrétiens peuvent-ils ignorer plus longtemps cette question des questions: Viendra-t-il bientôt? Hélas, faut-il que l'état religieux du monde soit tel que des milliers de personnes y soient indifférentes, n'éprouvent aucun saisissement à l'idée de sa venue, et ne ressentent aucun sentiment d'amour pour son apparition.

O jours tristes et solennels, où, lorsqu'au milieu de tant de sociétés ecclésiastiques et scientifiques, la reconnaissance d'une prophétie divine, accomplie sous nos yeux, est regardée comme une superstition! Qu'est-ce qui pousse à agir ainsi, si ce n'est l'ignorance, l'orgueil et l'arrogance railleuse, qui demande d'un ton moqueur: «Où est la promesse de son avénement?» et qui crie en l'absence du Maître: «Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous!» Mais le vrai croyant est animé d'autres sentiments. Et vous, vrais ministres de Christ, prêchez hautement que l'avénement du Seigneur est proche. Car cette bonne nouvelle doit être publiée aux hommes de toutes langues, afin que les inconvertis soient avertis de fuir la colère à venir, et que les serviteurs de Dieu, encouragés et consolés, sachent que leur rédemption approche.

A LA JEUNESSE.

HISTOIRE DE JULES-CÉSAR.

PAR M. JACOB ABBOTT.

JEUNESSE DE CÉSAR.

SA PERSONNE ET SON CARACTÈRE - L'OPINION QU'EN AVAIT SYLLA SES ETUDES - SON AMBITION A DEVENIR ORATEUR - LE FORUM CÉSAR EN ASIE-MINEURE. ETC.

CÉSAR ne paraît pas avoir été bien abattu et découragé par ses infortunes. Dans les premières années de sa jeunesse il possédait à un haut degré la légèreté et l'insouciance de son âge. Il s'éloigna de Rome avec la perspective d'un long exil et d'une vie errante, mais avec la résolution de regarder en face et de braver les maux et les dangers qui l'entoureraient et de n'y point succomber.

On voit parfois que ceux qui deviennent grands à l'âge de maturité sont pensifs, sérieux et calmes lorsqu'ils sont jeunes. Il n'en fut point ainsi de César. Il avait des dispositions à la gaîté et à la légèreté. Il était grand et bien fait; ses manières étaient attrayantes. Il aimait beaucoup la société, comme font toujours les gens qui croient briller ou qui brillent réellement dans le monde. Il ne parut avoir d'autres desseins, durant sa résidence à Rome, que de se livrer à la gaîté et aux plaisirs, et de jouir de la considération que son rang, ses richesses, ses manières distinguées et sa position lui assuraient dans la société. En effet, ceux qui observaient et étudiaient son caractère, dans ses premières années, pensaient que, quoique sa position fût très-favorable pour acquérir puissance et renommée, il n'aurait jamais l'ambition de profiter de ses avantages. Il aimait trop les plaisirs, pensaient-ils, pour se distinguer un jour comme guerrier fameux ou comme homme d'Etat.

Sylla, pourtant, pensait différemment. Il avait assez de pénétration pour distinguer sous cette apparence de gaîté et d'amour du plaisir qui caractérisait la jeunesse de César, les germes d'un esprit solide et ambitieux qui devait employer toute son énergie en hostilité contre lui, ce qu'il voyait avec déplaisir. En refusant de se soumettre aux ordres de Sylla, César s'était en effet jeté entièrement dans l'autre parti et s'y trouverait sans doute attaché à l'avenir. En conséquence, Sylla le regarda comme un ennemi décidé. Quelques amis de César, qui étaient de familles patriciennes intercédèrent de nouveau en sa faveur auprès de Sylla, après qu'il se fut enfui de Rome. Ils engageaient Sylla à lui pardonner, disant que ce n'était qu'un jeune garçon incapable de lui nuire. Sylla secoua la tête disant que quelque jeune qu'il fût, il voyait en lui les indices d'un pouvoir futur qu'il croyait être plus redoutable que celui de bien des Marius.

La raison pour laquelle Sylla avait une telle opinion de César, c'est que ce dernier n'avait point négligé ses études, malgré son amour de la gaîté et des plaisirs; il s'était au contraire donné les plus grandes peines pour se perfectionner dans les connaissances intellectuelles que les hommes ambitieux d'influence politique poursuivaient dans ce temps-là. Il avait étudié la langue grecque et lu les ouvrages des historiens grecs; il avait fréquenté les cours de philosophie et de rhétorique et il s'efforçait visiblement d'acquérir les talents d'un orateur public. A cette époque, un homme qui possédait l'art de bien écrire et de bien parler, obtenait une grande influence dans l'Etat. Un grand nombre des décisions du gouvernement étaient prises dans de grandes assemblées de citoyens romains, décisions qui étaient en grande partie résolues ensuite des harangues d'orateurs dont la voix puissante et les talents intellectuels commandaient l'attention et gagnaient l'approbation du peuple.

On ne doit pourtant pas supposer que tous les habitants de la ville avaient le droit de prendre part à la votation populaire. Alors que la population de la ville était d'environ trois millions d'âmes, le nombre des citoyens libres n'était que de trois cent mille. Le reste comprenait des laboureurs, des artisans et des esclaves qui n'avaient point voix dans les affaires publiques. Les citoyens libres tenaient très-fréquemment des assemblées publiques. Il y avait dans la ville plusieurs places et lieux ouverts où de telles assemblées étaient convoquées et où l'on tenait les cours de justice. Le nom que portaient ces places, dans la langue du pays, est *forum*. Il y en avait une qui se distinguait de toutes les autres et que l'on appelait expressément *Le Forum*. C'était une place magnifique, entourée d'édifices splendides, et ornée de sculptures et de statues sans nombre. De chaque côté se trouvaient des rangées de portiques où le peuple se trouvait abrité lorsqu'il était nécessaire, quoiqu'il fût bien rare que l'on eût besoin d'abri sous le beau ciel d'Italie. C'est dans cette arène et sous ces portiques que le peuple tenait ses assemblées, et c'était là que la cour de justice siégeait habituellement. Le Forum était continuellement orné de nouveaux monuments, temples, statues et colonnes que les généraux, les consuls et les proconsuls y élevaient lorsqu'ils revenaient enrichis des biens des provinces qu'ils avaient conquises, tellement qu'il fut presque rempli de magnificence architecturale et qu'il dut enfin être en partie débarrassé (comme on éclaircirait une forêt trop épaisse) afin de faire place aux assemblées qu'il avait pour objet principal de contenir.

Le peuple de Rome n'avait naturellement point de livres imprimés, et pourtant les Romains avaient une culture intellectuelle très-avancée et étaient capables d'apprécier l'instruction et les plaisirs de l'esprit. Privés de tout ce qui facilite de nos jours, la lecture privée, le Forum devenait pour eux un vrai centre d'instruction. L'intérêt qu'on éprouve de nos jours à la lecture faite tranquillement chez soi des volumes d'une histoire imprimée, ou à parcourir silencieuse-

ment les colonnes des journaux politiques et illustrés dans les bibliothèques et les salles de lecture, où l'on entend rarement un chuchotement, portait au temps de César tous les Romains à se rendre au Forum pour y entendre, au milieu de foules bruyantes, des harangues historiques, des discussions politiques ou des débats judiciaires. C'était le centre de toutes les nouvelles; c'était là que se discutaient toutes les questions, que se faisaient toutes les grandes élections. C'était là que se débattaient ces luttes incessantes de l'ambition et de la puissance, luttes dont dépendaient parfois le sort des nations et le bonheur de près de la moitié du genre humain. Il va sans dire que tout homme ambitieux qui aspirait à dominer sur les autres, désirait faire entendre sa voix dans le Forum. Calmer le bruit tumultueux qu'on y entendait et tenir, comme certains orateurs romains pouvaient le faire, de vastes assemblées silencieuses et attentives, était une puissance aussi agréable à exercer que la renommée en était glorieuse. César avait éprouvé cette ambition et s'était ardemment appliqué à l'étude de l'art oratoire.

Son maître fut Apollonius, philosophe et rhétoricien de Rhodes, île grecque située près de la côte sud-ouest de l'Asie-Mineure. Apollonius était un maître très-célèbre, et César devint, sous sa direction, un écrivain et orateur très-habile. Son temps et son attention étaient en effet étrangement partagés entre les occupations intellectuelles les plus élevées et les plus nobles, et les plaisirs sensuels les plus bas qui puissent distinguer une vie joyeuse et dissipée. L'arrivée de Sylla avait pourtant tout interrompu. Après qu'il eut reçu du dictateur l'ordre de renvoyer sa femme et d'abandonner le parti de Marius, et qu'il eut pris la résolution de désobéir, il s'enfuit soudainement de Rome, sous un déguisement et au milieu de la nuit.

Il était atteint en ce moment d'une fièvre intermittente. Les accès de la maladie revenaient tous les trois ou quatre jours une fois, le laissant dans l'intervalle passablement bien. Il s'enfuit d'abord dans le pays des Sabins, au nord-est de Rome, où il erra çà et là, continuellement exposé à être saisi par ceux qui savaient qu'il avait encouru le grand déplaisir de Sylla et étaient assurés d'obtenir faveur et récompense en livrant César au dictateur. Chaque jour il devait changer de quartier et recourir à tous les déguisements possibles. Il fut pourtant découvert à la fin et arrêté par un centenier. Un centenier était un officier commandant une centaine d'hommes; son rang équivalait quelque peu à celui de *capitaine*, dans les armées de notre temps. César ne fut pas trop alarmé de cet accident. Il lui offrit une rançon suffisante pour l'engager à relâcher son prisonnier et échappa ainsi.

Les deux anciens historiens dont les récits contiennent à peu près tout ce qui est connu de la jeunesse de César donnent des détails quelque peu contradictoires des aventures qui lui arrivèrent durant la vie errante qu'il mena ensuite. Ils racontent en général les mêmes incidents, mais dans des rapports si différents que l'ordre chronologique ne peut en être fixé.

A tout hasard, trouvant qu'il n'était plus sûr dans le voisinage de Rome, César, suivi de quelques compagnons, se dirigea peu à peu vers l'est, jusqu'à ce qu'il atteignit la mer; là il s'embarqua sur un vaisseau et quitta tout à fait son pays natal. Après avoir erré çà et là et rencontré plusieurs aventures, il arriva finalement en Asie-Mineure et se rendit dans le royaume de Bithynie, sur la côte septentrionale. Le nom du roi de Bithynie était Nicomède. César se joignit à la cour de Nicomède et entra à son service. Pendant ce temps, Sylla avait cessé de le poursuivre et avait fini par lui pardonner, mais on ne sait pas au sûr si ce fut avant ou après cette époque. A tout événement, César s'était habitué aux mœurs et aux plaisirs de la cour de Nicomède et laissait passer le temps sans paraître vouloir retourner à Rome.

LA DYNAMITE.

PENDANT les dix dernières années, un nouvel instrument de ravage et de destruction a été ajouté aux moyens qu'employaient les hommes pour se faire la guerre les uns aux autres. Le meurtre du czar de Russie, il y a deux ans, la destruction d'un édifice public à Londres, il y a quelques mois, la saisie de machines explosibles sur des individus suspects, et plusieurs autres circonstances, ont appelé l'attention générale sur la puissance terrible de la dynamite.

Qu'est-ce donc que cette substance destructive? C'est une composition, ordinairement pâteuse de nitro-glycérine et de coton poudre. Comme le lecteur peut le savoir, la nitro-glycérine n'est qu'un liquide très-dangereux et qui fait très-facilement explosion. Le coton-poudre est un coton saturé de certains acides qui en font aussi un agent très-explosible. Tous deux combinés sous forme de dynamite, donnent une substance qui renferme la mort et la destruction dans une très-petite quantité de matières.

La bombe de dynamite en verre qui non-seulement tua l'empereur Alexandre, mais blessa six personnes de son escorte et brisa les carreaux des fenêtres de maisons situées à plusieurs centaines de pieds de distance, pouvait être facilement cachée dans la paume de la main d'un homme de taille ordinaire. Sans doute que l'agent explosible, quel qu'il fût, qui causa un tel ravage à Londres, était tout aussi petit et pouvait être caché tout aussi facilement.

Il y a plusieurs formes de combinaisons possibles de coton-poudre, de nitro-glycérine et de dynamite. La nitro-glycérine ne fait pas explosion par le simple emploi du feu; au contraire, lorsqu'elle est allumée, elle brûle lentement et sans danger. Mais elle fait explosion si on y imprime une secousse brusque. Jetée violemment, une bombe de dynamite, pourvue d'une petite capsule à percussion, éclatera, comme une torpille.

La manière la plus communément employée est de fixer une fusée à la bombe; l'opérateur allume cette fusée puis lance le projectile. Pendant le temps que met le feu à atteindre la matière explosible, celui qui a lancé la bombe peut se mettre à l'abri et éviter d'être arrêté.

La puissance explosible de la dynamite ou nitro-glycérine est généralement estimée être dix fois plus grande que celle de la poudre à quantité égale. L'explosion ne donne aucune fumée, mais produit une détonation sourde.

La dynamite et les autres produits de nitro-glycérine et de coton-poudre ont remplacé la poudre à canon dans un grand nombre de cas. D'une manière générale on les a substitués, dans les mines, à la poudre à canon pour faire éclater les rochers; le travail est beaucoup plus rapide qu'avec la poudre à canon. Ces agents explosibles ont été introduits dans les opérations stratégiques. Le coton-poudre est employé dans les opérations de l'artillerie et dans les opérations maritimes; on trouve que ses effets sont beaucoup plus puissants que ceux de la poudre à canon et que l'usage en est beaucoup plus propre. Il est aussi adopté dans les opérations et les machines de guerre.

Nous voyons ainsi que la découverte de la nitro-glycérine, du coton-poudre et de la dynamite, avec leurs combinaisons variées et les perfectionnements qu'on y fait constamment, a donné aux hommes une nouvelle force matérielle des plus puissantes, qu'ils emploient dans un but utile et dans un but nuisible.

Par exemple, on fera sauter des mines, des rochers et on fera d'autres travaux de ce genre, beaucoup plus rapidement et avec moins de travail, mais les guerres seront plus courtes parce qu'elles seront plus destructives.

Mais nous ne pouvons point considérer la force destructive effrayante de la dynamite et la facilité avec laquelle un homme peut en cacher sur soi assez pour détruire un palais ou une prison, sans apercevoir quelle arme terrible elle fournit aux criminels et aux assassins.

Nous ne sommes point surpris de voir le gouvernement anglais et d'autres gouvernements considérer sérieusement comment on pourrait restreindre la fabrication et la vente des matières dangereuses, sans en limiter l'emploi utile et profitable aux différents travaux dans lesquels elles sont usagées avec avantage.

VIE DE JOHN NELSON

UN DES COLLABORATEURS DE JOHN WESLEY

CHAPITRE III.

CES paroles du soldat furent une bénédiction pour moi; car elles m'allèrent au cœur et me firent désirer plus ardemment que Dieu accomplît une telle œuvre en moi. Mon âme se sentit restaurée après la sainte Cène à laquelle je participai le dimanche suivant, et je fus fort encouragé à l'ouïe du discours de M. Wesley prononcé pendant l'après-midi. Pendant toute la semaine j'éprouvai le sentiment de la présence de Dieu, je veillai soigneusement sur mes paroles, et mon cœur était parfois rempli de l'amour de Dieu; j'espérais beaucoup avoir remporté une victoire complète sur mes péchés dominants; mais la passion avait encore trop d'empire sur moi, et je retombai dans le mal. Je m'écriai dans l'angoisse de mon âme: «Je suis perdu! J'ai perdu tout espoir de pardon!» Pendant toute une nuit, je fus comme si j'avais été livré à Satan. Au matin, quelqu'un pria avec moi; mais je ne fus point soulagé; car mon cœur était aussi dur que du roc.

Lorsque je retournai chez moi, à midi, le dîner était prêt et la maîtresse de pension me dit: «Venez vous asseoir, vous avez besoin de dîner, car vous n'avez encore rien mangé aujourd'hui.» Mais lorsque je jetai les yeux sur la viande, je m'écriai: «Un misérable comme moi dévorera-t-il les innocentes créatures de Dieu dans l'état où je suis maintenant! Non, je mérite d'être jeté en enfer.» Là-dessus je me rendis dans ma chambre; j'en fermai la porte et tombai à genoux en m'écriant: «Seigneur, sauve-moi ou je péris!» Lorsque j'eus prié tant qu'il me fut possible, je me levai et marchai en long et en large, bien résolu à ne prendre

de nourriture que lorsque j'aurais trouvé le royaume de Dieu. Je m'agenouillai encore pour prier, mais je n'éprouvai aucun soulagement; je me relevai et me promenai de nouveau; alors des larmes commencèrent à couler de mes yeux et je tombai à genoux une troisième fois; mais je ne pouvais pas plus parler qu'un muet et je n'aurais pas pu articuler une seule demande, quand même c'eût été pour sauver mon âme. Après avoir été agenouillé devant le Seigneur pendant quelque temps, je me considérai comme un criminel devant son juge. «Seigneur, murmurai-je, ta volonté soit faite; condamne-moi ou sauve-moi!» Au moment même il me sembla voir en esprit Jésus-Christ crucifié pour mes péchés; je le vis aussi réellement que si c'eût été des yeux du corps; et mon cœur fut délivré du sentiment de culpabilité et de crainte qui m'anéantissait; je fus aussitôt rempli d'une paix calme et sereine. Alors je pus dire sans plus trembler ni craindre: «Tu es mon Seigneur et mon Dieu.» Et je commençai à chanter cette partie du 12me chapitre d'Esaïe: «Eternel! je te célèbrerai parce que, t'étant courroucé contre moi, ta colère s'est détournée et que tu m'as consolé. Voici le Dieu fort est ma délivrance; j'aurai confiance et je ne serai point effrayé, car l'Eternel, l'Eternel est ma force et ma louange, et il a été mon Sauveur.» Mon cœur était rempli d'amour pour Dieu et pour mon prochain; et après avoir prié pour ma femme et mes enfants, pour ma mère, mes frères et mes sœurs, je priai pour mes plus grands ennemis en disant: «O Seigneur, exauce mes vœux à leur égard, fais leur éprouver ton amour miséricordieux.»

Pendant l'après-midi, j'ouvris le saint Livre où il est dit: «A celui qui nous a aimés et nous a lavés de nos péchés par son sang.» J'en fus tellement ému que les pleurs m'empêchèrent de lire plus loin. Le soir, au sermon de M. Wesley, je ne pus faire autre chose que pleurer et louer et bénir Dieu d'avoir envoyé son serviteur pour me montrer le chemin du salut. Pendant tout le jour je ne pus ni boire ni manger; car avant que j'obtins la paix du cœur, la main de Dieu paraissait s'appesantir tellement sur moi que je refusai de manger; et après que j'eus trouvé la paix, je fus tellement nourri du sentiment de la grâce rédemptrice que je n'avais alors aucun besoin de la nourriture qui périt.

Le soir, lorsque je rentrai dans la maison où je logeais depuis longtemps, la maîtresse du logis vint me dire que je devais me procurer une autre chambre, que je devais quitter la maison le lendemain. Son mari craignait, dit-elle que quelque mal ne vînt sur eux ou sur moi, à cause des prières et du bruit que je faisais à propos de la religion. Je leur dis que je viendrais le mercredi soir payer ce que je leur devais et prendre mes effets, priant Dieu de les récompenser pour la bienveillance qu'ils m'avaient témoignée; car j'avais été malade de la fièvre pendant que j'habitais leur maison. A la vérité, personne ne pourrait être plus complaisant envers un étranger qu'ils ne le furent pour moi pendant ma maladie.

Le mercredi soir je vins, suivant ma promesse, dans mon ancienne demeure payer ce que je devais; je me préparai à emporter mes vêtements; mais comme j'avais oublié quelque chose, je retournai dans ma chambre pour le chercher. Pendant ce temps, j'entendis le maître du logis dire à sa femme: «A supposer que John ait raison et que nous ayons tort, ce serait une mauvaise chose que de le renvoyer de chez nous.» Lorsque je descendis, la femme m'attendait sur le seuil de la porte et me dit: «Vous ne devez pas sortir de cette maison ce soir.» Je répliquai: «Vous ne voulez donc ni me garder ni me laisser partir?» Elle répondit: «Mon mari ne voudrait pas vous voir partir, car il dit que si Dieu a fait quelque chose de plus pour vous que pour nous, il désirerait que vous nous montrassiez comment nous pouvons trouver la même grâce.» Ainsi je pris place auprès d'eux et je leur racontai ce que Dieu avait fait pour mon âme, et je priai avec eux. Peu de temps après ils allèrent écouter M. Wesley, et la femme éprouva bientôt la même grâce que moi. J'espère les retrouver tous deux dans le royaume de Dieu.

Le samedi suivant, le dragon se prépara à dévorer mon âme nouvellement née: l'architecte qui dirigeait les travaux vint à moi en disant: «John Nelson, vous devez vous procurer tels et tels ouvriers demain; il y a certain travail qui doit se faire immédiatement, car le Chancelier de la cour doit être ici un de ces jours, et ce travail doit être achevé.» «Monsieur, répondis-je, vous vous oubliez; demain c'est le jour du repos.» Il répliqua qu'il le savait aussi bien que moi; mais que les affaires du roi exigeaient qu'on se dépêchât, et qu'on avait l'habitude de travailler le dimanche pour sa Majesté, lorsqu'il s'agissait de finir quelque chose. Je lui dis que je ne voulais travailler le jour du repos* pour aucun homme en Angleterre, à moins que ce ne fût pour éteindre un incendie ou quelque chose qui exigeait un secours immédiat. Il me dit que la religion avait fait de moi un rebelle contre le roi. Je répondis que la religion avait au contraire fait de moi un *meilleur sujet* du roi que je ne l'étais auparavant. J'ajoutai que les plus grands ennemis du roi étaient les violateurs du Sabbat, les jureurs, les ivrognes, les libertins; car ils attiraient les jugements de Dieu sur le roi et sur le pays. Il me dit alors que si je ne voulais pas l'écouter je perdrais ma place. Je répliquai: «Je ne saurais qu'y faire; devrais-je abandonner mon travail, je ne puis pour cela offenser Dieu volontairement; car je préférerais manquer de pain; je préférerais plutôt voir ma femme et mes enfants aller au ciel pieds nus et mendiant leur pain, que d'aller en enfer en carosse.»

Il jura que si je continuais encore un peu je serais aussi fou que Whitefield, et ajouta: «Qu'as-tu donc fait que tu doives te donner tant de peine à propos de ton salut? Je t'ai toujours pris pour un aussi brave homme que n'importe lequel de mes employés et j'aurais pu te confier des milliers de francs.» —«Et vous auriez pu le faire sans crainte de perdre un centime», lui répondis-je. Il continua en disant: «As-tu tué quelqu'un, ou commis adultère, que tu as tellement peur d'être damné.» Je répondis que Dieu prend le désir pour l'acte et que, quoique innocent de ces choses, je méritais d'être damné dix fois pour d'autres péchés; car si je péchais volontairement contre Dieu, après qu'il m'avait montré sa miséricorde, je ne pourrais attendre que la plus grande condamnation. Il me dit qu'il avait plus mauvaise opinion de moi qu'auparavant. Je répondis: «Maître, je l'emporte sur vous, car j'ai encore une plus mauvaise opinion de moi-même que vous n'en pouvez avoir.»

Le soir, lorsque j'allai retirer ma paye, il me demanda si j'étais encore dans la même obstination. Je lui répondis que j'étais résolu à ne point violer le Sabbat; que je voulais plutôt courir le risque de manquer de pain ici-bas, que celui de manquer d'eau dans l'autre monde. Il répliqua que Wesley m'avait rendu fou et que j'enverrais ma famille mendier. J'eus un heureux jour de Sabbat, car Dieu bénit merveilleusement mon âme, dans l'étude de sa Parole et dans la participation au saint sacrement.

Le lendemain je me rendis au chantier pour prendre mes outils, croyant ne plus avoir à travailler en cet endroit. Dieu tient en sa main les cœurs de tous les hommes; celui qui était si irrité contre moi samedi, m'adressa des paroles bienveillantes et me pria de mettre les ouvriers à leur ouvrage. Dès ce moment, il fut meilleur avec moi qu'il ne l'avait jamais été, et il ne fit plus jamais travailler quelqu'un le jour du Sabbat. Je vis ainsi qu'il est bon d'obéir à Dieu et de nous reposer sur lui de tous nos soucis; car il ordonne toutes choses avec sagesse; et si nous refusons de nous joindre aux méchants, ils sont arrêtés dans leurs mauvaises actions.

Au temps où je cherchais la paix, je n'avais jamais fait part de mes luttes à ma femme; mais lorsque je l'eus trouvée, je ne pus garder ce trésor de la grâce de Dieu pour moi seul. Je lui écrivis donc, ainsi qu'à toutes mes connaissances, les engageant à rechercher la même grâce que celle que j'avais trouvée. Pourtant tout ce que j'écrivis parut être en pure perte pour la plupart d'entre eux.

Quelques semaines après, trois messieurs, (déistes déclarés) attaquèrent ma foi et disputèrent avec moi pendant une heure environ; mais le Seigneur mit de telles paroles dans ma bouche qu'ils dirent que M. Wesley m'avait enseigné sa propre leçon et que mon enthousiasme était si grand que je ne pourrais en revenir. Quoi qu'il en soit, je vis qu'il était dangereux pour de faibles croyants de raisonner avec des hommes dont les principes sont corrompus, car après quelque temps, l'ennemi rappela leurs paroles à mon esprit et commença à raisonner avec moi de cette manière: «A supposer que Jésus-Christ fût un imposteur, comme ces hommes le disent, tu es perdu éternellement.» Oh! dans quel trouble ne fus-je pas pendant quelque temps. Mais je réfléchis un peu et je me dis: «Si Jésus-Christ n'est point le Fils de Dieu et mon Sauveur, je veux être damné, car je n'en veux point d'autre.» Alors mon angoisse disparut et mon âme fut tellement remplie du sentiment de l'amour de Dieu que je pensai que si le monde entier et les démons de l'enfer se jetaient contre moi, ils ne pourraient me faire douter que Jésus-Christ était mon Dieu et mon Rédempteur.

Journellement je réprimandais ceux qui commettaient quelque péché dans le chantier où je travaillais, de sorte qu'aucun d'eux n'osait jurer en ma présence. Comme je n'avais point d'amis chrétiens avec lesquels je pusse m'entretenir, je m'approchais toujours plus de Dieu par la prière, et je lisais la Bible chaque fois que j'en avais l'occasion; Chaque dimanche j'allais entendre un sermon de M. Wesley, en engageant un grand nombre de personnes à aller écouter ses prédications. Quoique j'eusse bien des tentations, je fus tellement gardé par la puissance de Dieu, que rien ne troubla ma paix pendant un certain temps.

(A SUIVRE.)

* REMARQUE.—On verra par cette période de la vie de John Nelson qu'il croyait en toute conscience que le Sabbat avait été transféré du septième au premier jour de la semaine. Il ne parait pas que M. N. ait jamais étudié le témoignage de la Bible à ce sujet. Il agissait consciencieusement, suivant les connaissances qu'il possédait, c'est pourquoi, il mérite notre estime. (RED.)

Les Signes des Temps

Heureux ceux qui font ses Commandements.

BALE (SUISSE), AOUT 1883.

—: RÉDACTEURS :—
J.-N. ANDREWS, - - URIAH SMITH.

UNE HEURE SOLENNELLE.

PAR M. J.-H. WAGGONER, PASTEUR.

«PRENEZ garde à vous, veillez et priez; car vous ne savez quand ce temps viendra. Il en est comme d'un homme qui, allant en voyage, laisse sa maison et en donne la conduite à ses serviteurs, marquant à chacun sa tâche, et qui ordonne au portier d'être vigilant. Veillez donc, car vous ne savez pas quand le maître de la maison viendra; si ce sera le soir, ou à minuit, ou à l'heure que le coq chante, ou le matin; de peur qu'arrivant tout à coup, il ne vous trouve endormis. Or, ce que je vous dis, je le dis à tous: Veillez.» Marc 13: 33–37.

La nuit littérale, composée de quatre veilles, est employée ici comme une figure pour représenter le temps d'attente et de veille. La nuit est le temps du plus grand danger; de là la nécessitéd'avoir une sentinelle. Si le conseil de veiller nous est souvent donné, c'est que les temps sont périlleux.

Les circonstances principales de ce temps d'attente et de veille, sont illustrées par le récit d'un homme partant pour un lointain voyage, donnant l'autorité à ses serviteurs, marquant à chacun son œuvre et recommandant au portier de prendre garde à son retour. Cet homme représente Christ. Le temps de son retour était incertain. Tel est le moment du retour du Seigneur. C'est à dessein qu'il est caché à l'Eglise. Nous n'avons point de temps défini dans l'avenir. Cependant, comme nous l'avons très-souvent montré dans nos colonnes—soit par l'explication des admirables chaînes prophétiques contenues dans les livres de Daniel et de l'Apocalypse, soit par les signes spéciaux prédits par Jésus-Christ et qui ont été accomplis et s'accomplissent encore de nos jours—nous sommes maintenant arrivés à ce moment de suprême attente qui précède le retour du Seigneur dans sa gloire.

Ce temps d'attente est le moment pendant lequel Christ est dans le lieu très-saint du sanctuaire céleste. Il commence à la fin des 2300 jours de Dan. 8:14, lorsque Christ entra dans le lieu très-saint pour la purification du sanctuaire céleste. Comp. Héb. 9: 22–24, 11, 12, avec 1 Jean 2: 1, 2. Il prendra fin lorsque Christ déposera ses vêtements sacerdotaux et se revêtira de ceux de la royauté, alors qu'il sera dit: «Que celui qui est injuste soit encore injuste; que celui qui est souillé, se souille encore; que celui qui est juste devienne encore plus juste; et que celui qui est saint se sanctifie encore davantage.»

Notre adorable Rédempteur est maintenant dans le lieu très-saint du sanctuaire céleste, revêtu de ses habits sacerdotaux. Lorsque son œuvre sera achevée, il mettra de côté sa parure sacerdotale et revêtira ses insignes royaux. Il recevra sa couronne et, sur son vêtement comme sur sa cuisse, il portera ce nom écrit: «LE ROI DES ROIS ET LE SEIGNEUR DES SEIGNEURS.» Immédiatement après que notre grand et souverain Sacrificateur aura pris possession du pouvoir et de l'autorité royale, les sept dernières plaies seront versées sur la terre d'une manière aussi littérale et plus terribles encore qu'elles ne le furent sur les Egyptiens. La voix de Dieu se fait alors entendre. En même temps que la dernière des sept plaies frappe les pécheurs, elle ébranle les cieux et la terre. Les montagnes sont renversées, les collines disparaissent, la surface de la terre est bouleversée, et les eaux de l'océan sont agitées comme de l'eau bouillante. S'il y a des gens assoupis dans ce moment, ce puissant tremblement de terre, produit par la voix de Dieu, ne manquera pas de les réveiller, quelque profond que puisse être leur sommeil. Apoc. 17: 21.

Tous les impies qui n'auront pas été détruits par les plaies, seront épouvantés. Ils chercheront à se cacher dans les rochers des montagnes, ils entreront dans les cavernes de la terre et ils crieront aux montagnes et aux roches escarpées: «Tombez sur nous, et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône et de devant la colère de l'Agneau; car le grand jour de sa colère est venu, et qui pourra subsister?» «Et les rois de la terre, les grands du monde, les riches, les capitaines et les puissants, tous les esclaves et toutes les personnes libres» invoqueront la mort.

Ceci est immédiatement suivi de l'avénement du Fils de Dieu venant ressusciter les morts et transmuer les vivants. Ces événements, cher lecteur, dont la nature est aussi extraordinaire que leur accomplissement certain, et qui s'étendent jusqu'à la résurrection des justes, mettront tellement les habitants de la terre dans l'effroi, que lorsque Christ viendra dans sa gloire pour ressusciter les morts, il n'y en aura point d'endormis. Pourquoi est-il si souvent ordonné et répété aux enfants de Dieu qui attendent le retour de leur Maître, de veiller? La sentinelle veille dans la nuit. Ceux qui dorment dorment la nuit. La nuit était littéralement divisée en quatre veilles. La première était le soir; la seconde à minuit; la troisième à l'heure où le coq chante; et la quatrième au matin. La période pendant laquelle il nous faut veiller sur la venue de notre Seigneur Jésus-Christ est représentée par la nuit. C'est un temps où l'on dort. Un engourdissement moral s'empare facilement de notre âme. Et c'est pourquoi le Seigneur nous exhorte si souvent à veiller. C'est une heure d'assoupissement. C'est un temps plein de dangers.

Et pourquoi est-il si assoupissant et si dangereux? C'est à cause de la puissance que Satan a sur les hommes. Les trois grands ennemis du chrétien sont: le monde, la chair et le malin. Satan étale devant nous la pompe du monde, comme il le faisait devant notre Seigneur Jésus-Christ. Il le transporta sur une très-haute montagne et lui montra tous les royaumes du monde et lui fit les promesses les plus flatteuses. C'est ainsi que Satan nous présente encore aujourd'hui le monde avec tout son éclat. Et la tentation agit avec une merveilleuse puissance. Satan enflamme les désirs charnels, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. C'est par toutes ces choses que le malin cherche à nous éloigner de Dieu.

L'assoupissement moral du temps actuel est bien représenté par le sommeil surnaturel qui frappa les disciples au temps de l'agonie de Christ. Il s'éloigna et pria, et quand il revint, il trouva ses disciples endormis. «Est-il possible, leur dit-il, que vous n'ayez pu veiller une heure avec moi? Veillez et priez, de peur que vous ne tombiez dans la tentation.» Il s'en alla encore et pria, étant en proie à une suprême agonie: «Mon Père, toutes choses te sont possibles: détourne cette coupe de moi, toutefois qu'il n'en soit pas comme je voudrais, mais ce que tu veux. Et revenant à eux il les trouva encore encore endormis, car leurs yeux étaient appesantis.» «Est-il possible que vous n'ayez pu veiller une heure avec moi?» Ah! qu'il était cruel de dormir en ce moment! Christ est dans l'agonie! son âme divine est torturée jusqu'à la mort. Il porte avec une angoisse indicible le poids écrasant des péchés des hommes et les disciples se laissent envahir par le sommeil!

Quand même les disciples, dans un temps ordinaire, auraient veillé pendant trois nuits et trois jours consécutifs, ils n'auraient pu être en proie au sommeil comme ils l'étaient alors. Ce n'était point un sommeil ordinaire. Les puissances des ténèbres étaient près de triompher de la personne du Fils de Dieu, et pendant qu'il priait agonisant, dans le jardin des Oliviers, les puissances des ténèbres firent tomber sur les disciples un assoupissement inaccoutumé et humainement irrésistible. Satan était résolu à remporter la victoire. Il savait que si Christ portait sur lui les péchés des hommes, endurant les souffrances par lesquelles ils devaient être ôtés, descendant dans le sépulcre et ressuscitait à la vie, son sort serait scellé pour l'éternité. C'est pourquoi Satan commença alors à lutter contre le Fils de Dieu. L'heure avançait de plus en plus. Christ était à l'agonie. Il commença à sentir le poids inexprimable des péchés du monde. Une mortelle angoisse se saisit de lui. Bientôt il allait être cloué sur la croix: Satan rassemble alors ses anges. Il plonge les disciples dans un insurmontable sommeil, au moment même où le Fils de Dieu est dans une telle agonie qu'une sueur semblable à des grumeaux de sang coule de son front jusqu'à terre. Les disciples ne veilleront et ne prieront-ils donc pas avec lui? Il revient vers eux et les trouve endormis. «Est-il possible, leur dit-il encore avec douceur, que vous n'ayez pu veiller une heure avec moi?»

N'entends-je pas mon Seigneur nous dire en ce moment: Ne pouvez-vous pas veiller une heure avec moi? Ne pouvez-vous rester éveillés? La sentinelle était chargée de

veiller. Veille, sentinelle, tu ne sais pas l'heure où je viendrai, si ce sera le soir, ou à minuit, où à l'heure que le coq chante, ou le matin! Il en est précisément ainsi de nous. Le temps prophétique est écoulé et ses périodes sont arrivées à leur fin. Ainsi nous ne savons pas l'heure qu'il est. Il ne nous est plus possible de calculer le temps. Il nous est caché à dessein. Veillons, veillons! L'ange jura qu'il n'y aurait plus de temps. Apoc. 10: 6. Il n'y a plus de temps prophétique. Nous sommes arrivés au temps d'assoupissement, de danger et de veille!

Le moment de veiller et de prier est arrivé; c'est le moment de garder la parole de la patience de Christ: «C'est ici qu'est la patience des saints; c'est ici que sont ceux qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus.» *C'est ici* (durant la période où Christ est dans le lieu très-saint) qu'est le temps de veille, le temps d'attente qui est aussi le temps d'assoupissement; c'est ici la période où Satan met en œuvre les moyens les plus énergiques, fait ses efforts les plus terribles; c'est ici l'heure du danger. «Or, ce que je vous dis, je le dis à tous Veillez!»

LE SECOND DÉNOMBREMENT D'ISRAEL.

PAR deux fois, durant l'administration de Moïse, le peuple d'Israël fut dénombré. La première fois eut lieu après qu'ils eurent été environ une année dans le désert. Nomb. 1. La loi de Dieu, avec une grandeur imposante, avait été proclamée du haut du Sinaï embrasé. Le tabernacle avait été érigé et l'arche contenant la loi avait été portée et déposée dans le lieu très-saint. La nuée qui reflétait la gloire de Dieu avait pris possession du saint édifice. La main de Dieu leur donnait chaque matin le pain du ciel; elle avait frappé le rocher et leur avait donné de l'eau. L'Eternel des armées avait manifesté sa présence au milieu d'eux et la colonne, de nuée pendant le jour et de feu pendant la nuit, ne quittait point le camp.

Lorsqu'à la fin de la première année de leur séjour dans le désert, l'œuvre qui devait être faite paraissait presque accomplie, Dieu ordonna qu'on fît le dénombrement du peuple. Moïse accomplit le commandement de Dieu, et les hommes capables de porter les armes furent comptés au nombre de six cent trois mille cinq cent cinquante. Ce nombre ne renfermait aucun des hommes de la tribu de Lévi, ni aucune femme, ni aucun de ceux qui étaient âgés de moins de vingt ans. Quelle immense armée d'hommes de guerre! Plus de six cent mille! Chacune de ces personnes s'attendait à obtenir un héritage dans le pays de la promesse. Chacune d'elles aurait pu l'obtenir. Dieu leur avait donné, plus qu'à aucun autre peuple, des témoignages de son amour. Dieu fit alors inscrire tous leurs noms et les disposa pour l'armée dans l'ordre le plus parfait, afin qu'ils fussent prêts à marcher dans le pays de la promesse. Tout semblait donc indiquer qu'ils allaient immédiatement entrer dans le pays de Canaan.

Le quatrième livre de Moïse est, avec à propos, nommé le livre des Nombres. Il commence avec le dénombrement des tribus d'Israël. Dans le vingt-sixième chapitre, il est fait mention d'un nouveau dénombrement. Sauf Caleb et Josué, *aucun de ceux qui furent comptés la première fois* ne vit le second dénombrement. Ils étaient tous tombés dans le désert! Le second dénombrement d'Israël était calculé de manière à faire comprendre au peuple que Dieu accomplirait certainement les jugements dont il les avait menacés.

Pourquoi en mourut-il un aussi grand nombre dans le désert? Simplement parce que le peuple était impie. Le péché régnait au milieu d'eux. Il éclata à la fin dans une révolte si ouverte, si audacieuse, contre le Dieu du ciel, que l'Eternel, par un serment solennel, les exclut tous de la terre promise et les condamna à mourir dans le désert.

Le second dénombrement d'Israël montra d'une manière manifeste et frappante qu'aucun homme de ceux qui s'étaient rebellés contre Dieu n'était demeuré en vie. Combien d'instruction ce sujet ne renferme-t-il pas pour ceux qui vivent vers la fin des temps. Notre espérance d'entrer dans le royaume de Dieu ne peut être plus vive que ne l'était celle d'Israël, lorsqu'ils furent dénombrés la première fois sous la direction de Dieu. Nous ne pouvons avoir de plus grands signes de sa faveur, de sa présence ou de son désir de nous sauver, qu'ils n'en avaient. Mais malgré tout cela, ils n'entrèrent pas dans le pays de la promesse. Le second dénombrement fut évidemment donné pour montrer, hors de toute discussion, que les jugements dont Dieu les avait menacés avaient été accomplis.

L'histoire d'Israël nous enseigne une grande leçon. Nous ne pouvons garder le péché dans nos cœurs. Il nous conduira inévitablement à notre perte. Ils en firent l'expérience et périrent misérablement. Puisse leur exemple nous être un sérieux avertissement!

PENSÉES CRITIQUES ET PRATIQUES
—SUR—
LE LIVRE DE DANIEL.

EXPLICATION DU CHAPITRE 11: 45.—SUITE.

UNE PROPHETIE LITTÉRALE.

VERSET 45. «Et il dressera les tentes de sa maison royale entre les mers, vers la montagne glorieuse et sainte; il viendra jusqu'à sa fin, et il n'y aura personne pour le secourir.»

NAPOLÉON comprenait bien les desseins de la Russie et l'importance des mouvements qu'elle projetait. Tandis qu'il était prisonnier dans l'ile de St.-Hélène, il parlait un jour au gouverneur Hudson en ces termes: «Dans peu d'années, la Russie aura Constantinople, une partie de la Turquie et toute la Grèce. Je tiens cela pour aussi sûr que si la chose avait déjà eu lieu. Toutes les cajoleries et les flatteries d'Alexandre à mon égard avaient pour but d'obtenir mon consentement pour effectuer ce projet. Je n'ai pas voulu le donner, prévoyant que cela romprait l'équilibre européen. Une fois maître de Constantinople, la Russie s'emparera de tout le commerce de la Méditerranée, deviendra une puissance navale, et Dieu sait ce qui pourra arriver. En envahissant la Russie, j'avais pour but de prévenir ce dessein en interposant entre elle et la Turquie un nouvel Etat que je voulais créer, afin d'opposer une barrière à ses empiétements en Orient.»

Kossuth avait également la même opinion sur l'avenir politique de l'Europe, lorsqu'il disait: «C'est en Turquie que se décidera le sort du monde.»

Les paroles de Napoléon citées plus haut quant à la rupture du système d'équilibre européen, nous révèlent les motifs qui ont poussé les grandes puissances à tolérer si longtemps sur le continent une nation dont la religion est fausse, qui est dénuée d'humanité et est une honte pour la civilisation des temps modernes. Constantinople est regardée, du consentement général, comme le grand point stratégique de l'Europe, et les puissances ont assez de sagacité et de jalousie pour voir ou penser que, si une des puissances européennes quelconque prenait définitivement possession de cette ville, comme la Russie désire le faire, cette puissance serait capable de dicter des conditions au reste de l'Europe. Et aucune des puissances ne veut consentir à ce que l'une d'elles possède cette position; et le seul moyen de l'empêcher, c'est de s'entendre tacitement ou franchement pour écarter chacune d'elles et de souffrir que l'inqualifiable Turc traine sa maladive existence d'asiatique sur le sol de l'Europe. C'est ce qu'on appelle «conserver l'équilibre des puissances européennes,» équilibre auquel elles sont toutes tellement sensibles. Mais cela ne peut durer toujours. «Il viendra jusqu'à sa fin, et il n'y aura personne pour le secourir.» Ce malade semble résolu à se réduire le plus rapidement à ce degré de putréfaction que l'Europe sera obligée de le rejeter en Asie pour sauver sa propre civilisation.

Lorsque la Russie annonça, en 1870, son intention de mettre de côté le traité de 1856, les autres puissances, quoique incapables de rien faire, crurent cependant nécessaire, comme il convenait à l'idée qu'elles se font de leur propre importance, de protester et faire montre de leur dignité offensée. On proposa un congrès des nations européennes, ce qui fut agréé. Le congrès eut lieu et, comme chacun pouvait s'y attendre, ne fit rien pour arrêter les projets de la Russie. On lit dans le journal *San Francisco Chronicle* de mars 1871, le paragraphe suivant, concernant le congrès sur la question d'Orient:

«Il est parfaitement évident que, pour autant qu'il s'agit de diriger ou régler l'action du gouvernement moscovite, le congrès n'est rien moins qu'un jeu. L'Angleterre avança la première l'idée d'un congrès, simplement parce que cela lui donnait une occasion d'abandonner sans déshonneur une position qu'elle s'était trop hâtée de prendre, et la Russie fut assez facile pour se prêter à ce «petit tour», persuadée que sa courtoisie ne lui ferait rien perdre. La Turquie est la seule partie maltraitée dans cet habile arrangement.

«Elle est abandonnée face à face devant son ennemi héréditaire et implacable; car les nations qui lui prêtaient assistance autrefois ont ostensiblement, par amitié et amour de la justice, quoique ce fût réellement par des motifs de propre intérêt, éludé le défi que le Colosse du Nord jeta si ouvertement dans l'arène. Il est facile de prévoir la fin de cette conférence. La Russie obtiendra tout ce qu'elle demande; il sera fait un pas de plus vers la réalisation du testament de Pierre le Grand, et le Sultan aura un avant-goût de son sort apparemment inévitable—*son expulsion de l'Europe.*»

A partir de ce moment, le feu qui couvait sous la «Question d'Orient» continua d'agiter et d'alarmer les nations européennes, jusqu'à ce que ce feu éclata de nouveau en 1877. Le 24 avril de cette année, la Russie déclara la guerre à la Turquie, sous prétexte de défendre les Chrétiens contre l'inhumaine barbarie des Turcs—mais en réalité, afin d'essayer une fois de plus d'exécuter le plan qu'elle caresse depuis si longtemps, de chasser les Turcs d'Europe. Nous rappellerons les événements et les résultats généraux de cette campagne de 1877–1878.

On reconnut dès l'abord que la Turquie serait écrasée. La Russie poussa sa conquête jusqu'aux portes de Constantinople. Mais la diplomatie vint des nations européennes alar-

mées, s'interposer et suspendre un moment les hostilités. Le Congrès de Berlin fut convoqué, et le 25 janvier 1878, la Turquie consentit à signer les conditions de paix. Les conditions portaient que le détroit des Dardanelles serait ouvert aux vaisseaux russes; que la Russie occuperait Batoum, Kars et Erzeroum; que la Turquie paierait à la Russie 500 millions de francs, comme indemnité de guerre; et que le traité serait signé à Constantinople. En publiant ces nouvelles, le journal *Allegemeine Zeitung* ajoute: «L'entrée éventuelle des Russes à Constantinople ne peut plus être regardée comme impraticable.»

Le journal de Détroit, *Evening News*, du 20 février 1878, disait: «Suivant la plus récente version des conditions de paix, la Turquie, outre ses pertes territoriales et la reddition de quelques vaisseaux cuirassés, les réparations dans les bouches du Danube, le remboursement des capitaux russes placés dans les fonds turcs, l'indemnité à payer aux sujets russes habitant Constantinople pour pertes de guerre, et l'entretien d'environ 100,000 prisonniers de guerre, devra payer à la Russie, en chiffres ronds, une somme équivalente à 552 millions de dollars (fr. 2,760 millions). Les articles qui ne sont pas estimés porteront facilement cette somme à 600 millions. Avec son seul territoire qui puisse être frappé de taxes, l'Asie-Mineure, presque réduite à l'extrême pauvreté et avec ses finances actuellement dans un état de chaos absolu, il est difficile de concevoir où elle va prendre l'argent, quelque disposés à signer le contract que puissent paraître ses gouverneurs actuels.»

«La proposition revient à donner au Czar une hypothèque sur tout l'empire, et renferme les menaces continuelles d'une saisie subite pour s'emparer du reste de la Turquie d'Europe. A ce point de vue, toute l'Europe y est intéressée, et particulièrement l'Angleterre, même si les conditions n'étaient point en elles-mêmes calculées de manière à renvoyer à vide les créanciers anglais, en détruisant leurs dernières espérances de retirer jamais un sou de leurs énormes prêts sur les fonds turcs Cela fait de la Russie un créancier favorisé, contre la Porte en faillite, ajouté à l'avantage qu'elle a d'avoir droit de possession en laissant les créanciers des premiers rangs dans l'embarras.»

Le paragraphe suivant tiré du *Public Ledger*, de Philadelphie, août 1878, présente une exposition bien instructive et propre à faire réfléchir, sur le rétrécissement du territoire de la Turquie pendant les soixante dernières années, et spécialement comme résultat de la dernière guerre.

«Quiconque veut se donner la peine de jeter un coup d'œil sur une carte de la Turquie d'Europe, datant d'une soixantaine d'années, et la comparer avec celle qui a été esquissée par le traité de San Stefano, modifiée par le Congrès de Berlin, pourra se faire une idée de la marche progressive des événements qui tendent à pousser la puissance ottomane hors de l'Europe. Alors les frontières septentrionales de la Turquie s'étendaient des monts Carpathes au Sereth, à l'orient, comprenant la Moldavie jusqu'au 47me degré de latitude nord. Le royaume de Grèce était également dans cet Etat, ainsi que la Serbie et la Bosnie tout entières. Mais en 1830, les frontières nord de la Turquie furent reculées jusqu'à la rive sud du Danube, les principautés de Moldavie et de Walachie ayant été émancipées de la domination turque, et obligées seulement de payer à la Porte un tribut annuel en argent. Au sud du Danube, les Serbes ont acquis la même émancipation pour leur pays. La Grèce a pu également reconquérir son indépendance. Ensuite, comme le Turc se montrait barbare et obstiné, la Russie et la Grande-Bretagne proposèrent de faire de la Grèce un Etat tributaire dont la Porte garderait la souveraineté. Ceci fut refusé et eut pour résultat la destruction complète de la puissante flotte turque à Navarin et l'érection de la Grèce en un royaume indépendant.

«C'est ainsi que la Turquie fut resserrée de tous côtés en Europe. Et les frontières nord qui s'étendaient jusqu'au Danube viennent d'être reculées encore jusqu'au Balkan au sud. La Roumanie et la Serbie ont même cessé d'être tributaires et ont pris place parmi les Etats indépendants. La Bosnie est tombée sous le protectorat de l'Autriche et la Roumanie sous celui de la Russie, déjà en 1829. La «rectification» des frontières a valu du territoire turc à la Serbie, au Monténégro et à la Grèce. La Bulgarie a pris la place de la Roumanie comme principauté, avec son propre gouvernement, sans dépendance envers la Porte, si ce n'est de payer un tribut annuel. Même au sud du Balkan, la puissance turque est paralysée; car la Roumélie doit avoir un gouvernement propre sous la présidence d'un gouverneur chrétien. Et c'est ainsi que les frontières turques en Europe sont reculées de tous côtés, jusqu'à ce que le territoire laissé ne soit que l'ombre de ce qu'il était il y a soixante ans. La politique et la lutte de la Russie, depuis plus d'un demi-siècle, n'avait pas d'autre but que d'arriver à ce résultat; pendant presque tout ce laps de temps, quelque autre puissance a lutté pour maintenir «l'intégrité» de l'empire turc. La comparaison de la carte du pays à vingt-cinq ans d'intervalle montrera quelle est la politique qui l'a emporté. La Turquie d'Europe a été rétrécie, rapetissée, pendant le dernier demi-siècle. Le Turc recule de plus en plus vers l'Asie, et quand même toutes les *puissances*, sauf la Russie, joindraient leurs forces pour maintenir l'empire ottoman en Europe, une destinée qui doit les vaincre se montre manifestement dans l'histoire des cinquante dernières années.»

Un correspondant du journal *Christian Union* écrivait de Constantinople en date du 8 octobre 1878: «Lorsque nous considérons les difficultés qui assiégent maintenant ce gouvernement faible et vacillant, *une seule chose nous étonne*, c'est *qu'il puisse encore subsister un jour*. A part la dette publique de 5 milliards, dont il ne paie aucun intérêt, il a une énorme dette flottante représentant toutes les dépenses de la guerre, ses employés ne reçoivent aucun salaire, son armée n'a pas été licenciée, ni même diminuée, et son papier-monnaie est presque sans valeur. Le peuple a perdu courage et s'attend chaque jour à quelque nouvelle révolution ou à une reprise des hostilités. Le gouvernement ne sait pas de qui il doit se défier le plus, de ses amis ou de ses ennemis.»

Tout prouve ainsi que le Turc doit bientôt quitter l'Europe. Où ira-t-il donc dresser les tentes de son palais? A Jérusalem? C'est certainement le lieu le plus probable. Newton dit dans son ouvrage sur les «Prophéties», page 318: «Les mots: entre les mers, vers la montagne glorieuse, doivent dénoter quelque lieu de la Terre Sainte. C'est là que le Turc ira s'établir avec toute sa puissance, car «il viendra jusqu'à sa fin, et il n'y aura personne pour le secourir»—pour lui aider efficacement, ou le délivrer.»

Le temps décidera bientôt la question, et cela peut avoir lieu dans l'espace de quelques mois. Et lorsque cela aura eu lieu, qu'est-ce qui arrivera ensuite?—Des événements du plus grand intérêt pour tous les habitants de la terre, comme le chapitre suivant le montrera prochainement.

ENTRÉE DE JÉSUS A JÉRUSALEM.

PAR MME. E.-G. WHITE.

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

Les Pharisiens se virent obligés de renoncer à leurs efforts de calmer l'enthousiasme du peuple. Toutes leurs remontrances ne servirent qu'à augmenter l'ardeur de la foule. Jamais le monde n'avait été témoin d'une procession aussi triomphale. Elle n'était point semblable à celles des fameux conquérants de ce monde. Aucune suite de captifs gémissants, trophées de valeur royale, ne faisait partie de cet imposant cortége. Mais autour du Sauveur se trouvaient les glorieux trophées de ses travaux et de son amour pour l'homme pécheur. Il y avait là, louant Dieu de leur délivrance, des captifs qu'il avait délivrés de la puissance cruelle de Satan. L'aveugle auquel il avait rendu la vue courait en avant pour préparer la voie. Les muets auxquels il avait délié la langue faisaient éclater les hosannas les plus retentissants. Les impotents auxquels il avait rendu l'usage des membres, étaient les plus actifs à rompre les branches de palmiers et à les répandre sur le chemin, devant le Sauveur. Des veuves et des orphelins étaient parmi la foule, exaltant le nom de Jésus pour ses œuvres de miséricorde en leur faveur. Les lépreux qui avaient été nettoyés par une de ses paroles et arrachés à une mort vivante, étendaient sur son chemin leurs vêtements purifiés de toute infection et saluaient en lui le Roi de gloire. Ceux qu'il avait réveillés du sommeil de la mort par sa voix puissante étaient aussi parmi la foule. Pourquoi Lazare, dont le corps avait déjà senti la corruption dans la tombe, et alors en pleine possession de sa force virile, n'aurait-il pas guidé l'humble animal sur lequel était monté son Libérateur?

Lorsque la procession arriva au sommet de la colline et allait descendre dans la ville, Jésus s'arrêta et toute la multitude avec lui. Jérusalem était devant eux dans toute sa gloire, inondée de la lumière du soleil couchant. Le temple attirait tous les yeux. Sa grandeur imposante, s'élevant au-dessus de tous les autres édifices, semblait indiquer le ciel et vouloir dire au peuple de n'adorer que le Dieu vivant et vrai. Ce temple, dans sa splendide majesté, avait été longtemps l'orgueil et la gloire de la nation juive. Les Romains s'en glorifiaient aussi comme d'un monument d'une magnificence sans pareille. Leur roi s'étaient joint aux Juifs pour l'embellir; ils n'avaient épargné ni peines ni dépenses pour l'orner des décorations les plus coûteuses et les plus belles, tant au dehors qu'au dedans. Une partie des murailles de la construction avait résisté au siége des armées, et apparaissait, dans sa parfaite structure, comme une pierre solide, arrachée toute entière de la carrière. Le soleil, en se couchant à l'ouest, répandait au ciel des teintes dorées qui se réflétaient sur le marbre blanc du temple et étincelaient sur ses pilliers d'or.

Du haut de la colline où se tenait Jésus et ses disciples, le temple avait l'apparence d'une massive structure de neige, garnie de joyaux étincelants. A l'entrée du temple se trouvait un cep de vigne, fait d'or et d'argent, ayant des feuilles vertes et de massives grappes de raisins, le tout exécuté à grands frais par les artistes les plus habiles. Cela devait représenter Israël sous l'em-

blème d'une vigne prospère. L'or, l'argent et la verdure étaient combinés avec un goût si rare et étaient d'un travail si parfait qu'en entourant gracieusement les pilliers blancs et scintillants, s'attachant à leurs ornements d'or par leurs vrilles brillantes, ils formaient un ensemble d'une beauté si merveilleuse, reflétant encore les splendeurs du soleil couchant, que sa gloire paraissait être empruntée au ciel.

Jésus regardait la scène enchanteresse qui se déroulait devant lui, et la grande foule se tut sous le charme de cette vue soudaine. Tous les yeux se tournèrent instinctivement vers Jésus, s'attendant à voir dans sa contenance l'admiration qu'ils éprouvaient eux-mêmes. Mais au lieu de cela, ils remarquèrent un nuage de tristesse répandu sur son visage. Ils furent surpris et déçus de voir les yeux du Sauveur remplis de larmes et son corps trembler et chanceler comme un arbre devant la tempête, tandis qu'un gémissement s'échappait de ses lèvres tremblantes comme des profondeurs d'un cœur brisé. Quel spectacle n'était-ce point pour les anges! Leur Chef aimé répandant des larmes amères! Quelle vue n'était-ce point pour cette foule joyeuse qui l'avait accompagné avec des cris de triomphe et en agitant des branches de palmiers, jusqu'à cette hauteur d'où l'on apercevait la cité glorieuse où ils espéraient fermement qu'il règnerait! Leurs acclamations cessèrent alors, tandis que beaucoup versaient des larmes de sympathie, à la vue de ce chagrin qu'ils ne pouvaient comprendre.

Jésus avait pleuré au tombeau de Lazare; c'était en proie à un chagrin selon Dieu qui répondait à l'occasion. Mais cette angoisse soudaine était comme un cri de douleur au milieu d'un immense triomphe. Au milieu d'une scène de réjouissance, où tous lui rendaient hommage, le Roi d'Israël répandait des larmes; non point de silencieuses larmes de joie mais des pleurs et des gémissements d'une angoisse qu'il ne pouvait contenir. La foule était frappée d'une tristesse subite à la vue de ce chagrin qui était incompréhensible à tous. Les pleurs de Jésus n'étaient pas versés par anticipation aux souffrances physiques de sa crucifixion, quoique le jardin de Gethsémané, où il savait que l'horreur de grandes ténèbres se répandrait bientôt sur lui, fût justement devant lui. On voyait aussi la porte des brebis, à travers laquelle avaient passé depuis des siècles les bêtes que l'on conduisait au sacrifice. Cette porte devait bientôt s'ouvrir pour lui, le grand Antitype dont le sacrifice pour les péchés du monde avait été indiqué et préfiguré par tous ces sacrifices. Près de là était le Calvaire qui devait être sous peu témoin de son agonie.

Ce n'était pourtant point la pensée de sa mort cruelle qui faisait pleurer et gémir le Rédempteur dans l'angoisse de son cœur. Son chagrin n'était pas égoïste. La pensée des douleurs physiques n'intimidait point son âme noble et dévouée. C'est la vue de Jérusalem qui transperçait de douleur le cœur de Jésus—de Jérusalem qui avait rejeté le Fils de Dieu et méprisé son amour, qui ne s'était point laissé convaincre par ses puissants miracles et allait lui ravir la vie. Il voyait ce qu'elle était dans sa coupable conduite, ce qu'elle aurait pu être si elle l'avait accepté, lui qui seul pouvait guérir ses blessures. Il était venu la sauver, comment aurait-il pu abandonner l'enfant de ses soins!

Il éleva la main, cette main qui avait si souvent béni les malades et les affligés, et l'agitant du côté de la ville coupable, il dit, avec un accent de profonde douleur: «Oh! si tu avais reconnu, au moins en ce jour qui t'est donné, les choses qui regardent ta paix!»—Le Sauveur s'arrêta à ces paroles et ne dit point quel aurait été l'état de Jérusalem si elle avait accepté le seul secours que Dieu pût lui donner, le don de son Fils bien-aimé. Si Jérusalem avait su ce qui était son privilége de savoir et avait agi selon la lumière que Dieu lui avait accordée, elle aurait pu briller dans la splendeur de la prospérité comme la reine des royaumes, libre dans la force et la puissance que Dieu lui aurait données. Il n'y aurait point eu alors de soldats armés à ses portes, ni bannière romaine flottant sur ses murailles. Jésus se représentait la glorieuse destinée dont Jérusalem aurait pu jouir si elle avait reçu son Rédempteur. Il voyait que par lui elle aurait pu être guérie de sa dangereuse maladie, libérée du joug de la servitude et établie comme la puissante métropole du monde. De ses murailles, la colombe, symbole de la paix, se serait envolée vers toutes les nations. Elle aurait été le diadème et la gloire du monde.

Mais l'éclatant tableau de ce qu'aurait pu être Jérusalem, si elle avait accueilli le Fils de Dieu pâlit devant le Sauveur, à la pensée de ce qu'elle était, oppressée sous le joug des Romains, encourant le déplaisir de Dieu, condamnée par sa justice rémunératrice. Il reprit la suite de ses lamentations interrompues: «Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux. Car les jours viendront sur toi que tes ennemis t'environneront de tranchées, et t'enfermeront et t'enserreront de toutes parts. Et ils te détruiront entièrement, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et ils ne te laisseront pierre sur pierre, parce que tu n'as point connu le temps auquel tu as été visitée.» Luc 19: 42–44.

Christ vint pour sauver Jérusalem et ses enfants des conséquences de leurs péchés précédents; mais les espérances impies des Pharisiens ne furent point satisfaites par la manière dont il apparut. L'orgueil, l'hypocrisie, la jalousie et la malice des Pharisiens l'empêchèrent d'accomplir ses desseins. Jésus savait la terrible rétribution qui frapperait la ville coupable. Il pensait à Jérusalem entourée d'armées, aux habitants assiégés jusqu'à être réduits à la faim et à la mort, aux mères se nourrissant du corps de leurs enfants morts, aux parents et aux enfants s'arrachant le dernier morceau de nourriture, l'affection naturelle étant détruite par les poignantes souffrances de la faim. Il vit que l'opiniâtreté des Juifs, comme elle se manifesta dans la rejection de son salut, les porterait aussi à refuser la seule chance de salut qui leur resterait, la soumission aux armées envahissantes. Il voyait les malheureux habitants souffrir les tourments de la torture et de la crucifixion, les magnifiques palais détruits, le temple, où Dieu avait révélé sa gloire, en ruines, et de toutes ces murailles, si pures et si belles, décorées de légers piliers et de dessins d'or, ne demeurer pierre sur pierre, tandis que la ville devait être labourée comme un champ. Le Sauveur pouvait bien pleurer d'angoisse, à la pensée d'un tel spectacle.

Jérusalem avait été l'enfant de ses soins, et comme un père pleure son fils égaré, ainsi pleura Jésus sur Jérusalem. Comment puis-je t'abandonner! Comment puis-je te voir vouée à la destruction et à la désolation! Dois-je te laisser aller remplir la coupe de tes iniquités! Une âme est d'une si grande valeur qu'en comparaison, les mondes perdent toute importance; mais là, il y avait toute une nation qui se perdait. Lorsque le soleil de Pâque disparaîtrait à l'ouest, les jours de grâce seraient finis pour Jérusalem. Tandis que la procession était arrêtée sur la colline des Oliviers, il n'était pas encore trop tard pour Jérusalem de se repentir et d'être sauvée. L'ange de miséricorde était prêt à déployer ses ailes et à descendre du trône d'or pour faire place à la Justice et au Jugement qui avançaient rapidement. Mais le cœur de Christ, rempli d'amour, plaide encore pour Jérusalem qui avait méprisé toutes ses grâces, qui s'était moquée de ses avertissements et qui allait achever son œuvre d'iniquité en trempant ses mains dans son sang. Si Jérusalem avait voulu se repentir encore, ce n'aurait point été trop tard. Tandis que les derniers rayons du soleil couchant caressent le temple, la tour et le brillant mincret, quelque ange de bonté ne viendra-t-il point l'amener à l'amour de son Sauveur et détourner le terrible sort qui l'attend! Belle et coupable ville, qui a tué les prophètes, repoussé le Fils de Dieu, qui t'enserrais toi-même par ton impénitence, dans les fers de l'esclavage,—ton jour de grâce est presque passé!

C'est là qu'avait vécu un peuple favori; Dieu fit de leur temple sa demeure; il était magnifique par sa situation, la joie de toute la terre. On y trouvait le récit du soin avec lequel Christ l'avait gardé pendant plus de mille ans. Dans ce temple, les prophètes avaient fait entendre leurs avertissements solennels. C'est là qu'on avait agité les encensoirs, tandis que l'encens, mélangé aux prières des fidèles, montait à Dieu. C'est là que le sang des bêtes avait coulé, type du sang de Christ. C'est là que Dieu avait manifesté sa gloire, au-dessus du propitiatoire. C'est là que les sacrificateurs, dans leurs robes flottantes et leur pectoral rempli de pierres précieuses, avaient, depuis des âges, célébré la pompe de leurs cérémonies et de leurs symboles. Mais tout cela doit avoir une fin, car Jérusalem a scellé son propre sort, et sa destruction approche.

En considérant le sort de la ville qu'il avait aimée, le cœur de Jésus était navré, à cause de l'enfant de ses soins. Un amour qu'on ne peut rendre brisait le cœur du Fils de Dieu. La multitude connaissait bien peu le chagrin qui pesait sur l'esprit de Celui qu'ils adoraient. Ils voyaient ses larmes et entendaient ses gémissements, et pendant un court laps de temps, une crainte mystérieuse interrompit leurs joyeuses démonstrations, mais ils ne pouvaient pas comprendre ce que signifiaient ces lamentations sur Jérusalem.

Pendant ce temps, on avait annoncé aux gouverneurs que Jésus approchait de la ville accompagné d'un grand concours de peuple. Remplis d'effroi, ils allèrent au-devant de lui, espérant pouvoir disperser la foule par leur autorité. Comme la procession allait descendre la montagne des Oliviers, elle est arrêtée par les gouverneurs. Ils demandent quelle est la cause de cette réjouissance tumultueuse. Comme ils répétaient leur question avec beaucoup d'autorité: Qui est celui-ci? les disciples, remplis d'un esprit d'inspiration et dominant le bruit de la foule, répètent dans des élans d'éloquence les prophéties qui répondent à cette question. Adam vous le dira: C'est la semence de la femme qui brisera la tête du serpent. Demandez à Abraham; il vous dira: C'est Melchisédec, roi de Salem, roi de paix. Jacob vous le dira: C'est le Scilo de la tribu de Juda. Esaïe vous le dira: C'est Emmanuel, l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père d'Eternité, le Prince de paix. Jérémie vous le dira: C'est la racine de David, l'Eternel notre justice. Daniel vous le dira: C'est le Messie. Osée vous le dira: C'est l'Eternel des armées, son nom est l'Eternel.

Jean-Baptiste vous le dira: C'est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Le Grand Jéhovah a proclamé du haut de son trône: Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Nous, ses disciples, nous déclarons que Celui-ci est Jésus, le Prince de la vie, le Rédempteur du monde. Même le prince des puissances des ténèbres l'a reconnu en disant: «Je sais qui tu es: Tu es le Saint de Dieu.»

TEMPÊTES, OURAGANS, INONDATIONS.

PAR D.-T. TAYLOR.

Vents de tempêtes, qui exécutez sa parole. Ps. 148 : 8.

PENDANT les quelques années passées, les tempêtes, les ouragans et les inondations qui accompagnent toujours la durée des tremblements de terre ont été de même des plus remarquables, et affreusement destructifs. Considérons-en quelques-uns: En 1867, un seul ouragan détruisit soixante-dix-neuf vaisseaux à St.-Thomas, et six cents personnes y perdirent la vie. Au mois d'octobre de la même année, un ouragan détruisit 80 vaisseaux à St.-Salvador, Amérique centrale. Au mois de novembre, un cyclone qui ravagea l'Inde, détruisit trente mille maisons et six cents vaisseaux ou bateaux et fit périr mille personnes. A Porto Rico, au mois de décembre de la même année, un vent terrible renversa trois cents maisons et fit périr six cents âmes, en partie par l'eau et en partie par la violence de l'air. A Hong-Kong, Chine, en novembre, une trombe détruisit ou causa des pertes pour une valeur de 50 millions de francs. En octobre, une grande tempête à Lagouan fit sortir la mer de ses bornes; les eaux passèrent pardessus la côte, noyèrent dix mille personnes et y firent une effroyable dévastation. Au mois de novembre, un tourbillon suivi d'une inondation et du débordement de la mer causèrent une perte de 25 millions de francs au Texas. Pendant un seul cyclone, à Nassau, six cents vaisseaux furent détruits ou endommagés, douze cents maisons furent renversées, et bien des âmes y perdirent la vie. Au mois d'octobre de cette même année, un terrible ouragan traversa le Labrador, causa la mort de trente-sept personnes, détruisit trente vaisseaux et causa une perte de cinq millions de francs.

Dans l'Ile de France, en mars 1868, par un affreux ouragan, quarante-sept vaisseaux furent détruits et 50 mille personnes demeurèrent sans abri; le dommage fut incalculable. Des inondations ravagèrent le nord de l'Italie pendant le mois de septembre de la même année, comme cela ne s'était point vu depuis 160 ans. Il plut pendant trente jours presque sans interruption. En Suisse, de grandes inondations causèrent pour 50 millions de dommages, et en mai, un orage de grêle causa pour trois millions de dommages au Texas. Des vents violents et dévastateurs sévirent dans toutes les contrées de l'Amérique du sud qui venaient d'être ébranlées par le dernier grand tremblement de terre, et leur violence fut sans parallèle.

Le rapport des désastres en vaisseaux à voiles et à vapeur sur les grands lacs, les mers et les océans montrera avec quelle terrible force les cieux ont été ébranlés. Les désastres en vaisseaux de toutes dimensions sur les grands lacs de l'Amérique du nord étaient en 1861 de 275 vaisseaux; en 1862, de 300; en 1863, de 350; en 1864, de 379; en 1865, de 500; en 1866, de 621; en 1867, de 931; en 1868, le chiffre s'élève au nombre effrayant de 1297, ce qui est presque cinq fois autant qu'en 1861. Sur l'océan, le chiffre des pertes est encore plus consternant. En 1857, la marine des Etats-Unis perdit cinq cents vaisseaux. Pendant les années 1858 à 1860, les pertes se montèrent à 353 vaisseaux par année. Pendant les sept années qui suivirent, jusque vers la fin de 1867, la perte annuelle fut d'environ 510 vaisseaux, tandis que le nombre total de ces pertes, dans une période de onze années consécutives, de 1858 à 1868, se monte à cinq mille vaisseaux, dont la valeur s'élève en tout à un milliard de francs. Ces chiffres sont tirés du *Harper's Magazine* de mars 1869.

Dans le même journal, nous trouvons ce qui suit: «Pendant un seul mois de l'année 1861, pendant lequel trente-huit vaisseaux firent naufrage, le chiffre des morts fut estimé à 200 personnes. Si le nombre des morts n'est que de 30 par semaine, on peut montrer que durant les dix dernières années, 14,649 personnes ont perdu la vie sur les vaisseaux américains, ce qui donne environ 1500 victimes par année. Imaginez-vous cinq corps de noyés jetés journellement sur le sable de nos côtes!» Nous lisons plus loin: «Le chiffre des vaisseaux perdus ou en partie détruits est de 35 par mois ou un par jour; la perte en argent est d'environ 7,500,000 francs, ou de 250,000 francs par jour. Quelque énorme que cela paraisse être, ce n'est qu'une partie insignifiante des accidents arrivés dans le monde.»

La Grande Bretagne a perdu encore 869 vaisseaux naufragés et échoués, pendant l'année 1858, et en 1859, il s'est perdu 1,067 vaisseaux. Dans la dernière année indiquée, le *Weekly Register of Board of Trade* dit que le nombre des morts fut le plus élevé que l'on ait jamais enregistré sur les côtes de la Grande Bretagne pendant une année, ce nombre s'élevant à 1645 personnes. Dans la première semaine de décembre, 1863, 1400 vaisseaux de toutes grandeurs et de toutes nations firent naufrage dans la Méditerranée. De 1858 à 1806, la somme des accidents pour tous les pays fut de 11,711 vaisseaux, parmi lesquels 2113 furent totalement perdus. L'année 1867 compte pour le total des accidents de tous les pays, 12,513 vaisseaux. Sur cette somme, on ne compte pas moins de 2873 vaisseaux entièrement perdus, et les pertes en vies et en propriétés furent sans doute proportionellement aussi grandes. Parmi ces vaisseaux, il y en eut le vingt pour cent qui se brisèrent sur les côtes d'Angleterre, les coups de vent étant des plus violents sur ces côtes-là. Le *Paris Bureau Veritas* indique la perte des vaisseaux à voile pour six des plus grandes nations comme étant de 3,045, avec 145 vaisseaux à vapeur, pour la seule année de 1867.

Sans doute que cette énorme perte est due en partie à l'augmentation croissante des vaisseaux qui voyagent sur toutes les mers; mais il ne paraît pas possible d'attribuer à cela le chiffre croissant des désastres annuels, surtout depuis les améliorations nombreuses que la science moderne a introduites dans l'art de la navigation, améliorations qui tendent énormément à réduire le nombre des accidents sur mer. La raison se trouve plutôt dans la violence et la fréquence croissantes des cyclones et des coups de vent qui, pendant les vingt-cinq dernières années, ont balayé l'océan avec une fureur jusqu'alors inconnue. L'année 1868 se termine par des tremblements de terre dans le lit de l'océan Atlantique, et ses grandes eaux écumèrent avec la tempête «qui, dit le journal *New York Tribune* du 13 janvier, n'interrompit jamais si sérieusement les communications dans l'histoire du service postal de l'océan.» Et le même journal du 24 février rapporte que «ceux qui naviguent sur l'océan disent que ce fut une des saisons les plus remarquables qu'on eût jamais vues pour les coups de vent et les tempêtes.» Le capitaine J.-E. Morland de la Compagnie de Navigation Cunard, affirme «qu'il a navigué dans l'océan Atlantique pendant les 27 années passées, et qu'il n'a jamais, pendant tout son temps de service, éprouvé des tempêtes aussi violentes.» Et notre Seigneur a prédit qu'il en serait ainsi vers la fin de notre dispensation.

THÉORIE CATHOLIQUE DES INDULGENCES.

INDÉPENDAMMENT de toute considération de politique ecclésiastique et de signification doctrinale, il y a quelque chose de bien touchant dans la présente situation du pape. Héritier de doctrines tout opposées aux tendances libérales qu'il professa pendant les premières années de sa prêtrise, chargé du fardeau et du poids de dogmes qui rapportèrent de gros bénéfices à ses prédécesseurs, et commençant son administration par ces paroles d'Augustin: «Ce serait une grande délivrance pour une république, si on y suivait la doctrine de Christ», il a réduit ses revenus et altéré sa santé en faisant une application pratique de cette doctrine au socialisme et au Parnellisme. L'anniversaire de Luther venant rappeler les distinctions qui existent entre le Protestant et le Catholique, est suspendue comme un nuage menaçant au-dessus du Vatican. Ce nuage a déjà même commencé à répandre son obscurité sur le trône pontifical. Le Prof. Henri P. Smith du séminaire théologique de Lane, à Cincinnati, a fait une esquisse intéressante d'une partie du livre de Schneider sur les indulgences, expliquant la théories des catholiques et faisant remarquer en passant combien les indulgences ont augmenté depuis que l'influence de l'église a décliné.

Ouvertement énoncée, l'absolution, aux yeux de l'église, enlève la culpabilité, mais non la punition, notion bien étrange et anti-biblique. Une indulgence est la diminution de la punition. L'église a le pouvoir d'imposer quelque pénitence pour alléger le pécheur des peines du purgatoire. L'église a aussi le pouvoir de remettre la pénitence, basant ses prétentions sur la doctrine de la *communion des saints* et du *trésor des mérites*. En d'autres termes, dans l'économie céleste, il existe un système de double entrée. Les saints, comme corps, y compris l'église dans le ciel, dans le purgatoire et sur la terre, contribuent par leurs bonnes œuvres à un fonds commun ou trésor, dont le plus riche dépôt est naturellement le sang de Christ, puis droit après, les mérites de la Vierge Marie. Tout membre de l'église peut, sous certaines conditions, puiser dans cette «communauté de biens spirituels.» Le pape ayant *ex-officio* le pouvoir de délier ou de lier, accorde aux croyants repentants des indulgences plénières ou temporaires, suivant sa bonne volonté. Une indulgence pléniaire relève le pécheur de la punition temporelle et le met dans la condition de celui qui vient de recevoir le baptême. S'il mourait dans cet état, il irait directement au ciel sans passer par le purgatoire. Une indulgence de 100 jours ou de quelque autre laps de temps déterminé, signifie que le fidèle sera dispensé d'autant des peines du purgatoire que s'il avait accompli cette pénitence. Une pénitence eût abrégé de vingt ans son séjour dans le purgatoire; l'indulgence

accordée par le pape produit le même effet. Les conditions auxquelles le peuple peut obtenir des indulgences sont définies dans un recueil des décisions du sacré collége des indulgences et du pape lui-même. Chose significative, cette pratique s'est accrue considérablement depuis la Réformation, ou plutôt, depuis que le pouvoir de l'église a décliné en Europe. Environ un tiers des indulgences générales furent établies par le pape Pie IX. En voici un exemple: «Quiconque répète d'un cœur pénitent ce verset: «Saint, saint, saint, Seigneur Dieu des Armées! Les cieux et la terre sont remplis de ta gloire», en le faisant suivre immédiatement de «Gloire! gloire! au Père, etc., obtient une indulgence de 100 jours.» Celui qui fait le signe de la croix en disant: «Au nom du Père, du Fils et du St.-Esprit,» obtient une indulgence de 50 jours; si, en même temps il s'asperge d'eau bénite, chaque indulgence est prolongée jusqu'à 100 jours. Il peut répéter cela autant de fois par jour qu'il le veut. Ensuite viennent les rosaires en l'honneur des saints, comme celui de la bienheureuse Vierge Marie, se composant de quinze groupes de prières, chaque groupe se divisant à son tour en cinq Ave Maria, précédés d'un Pater Noster, les groupes étant séparés par de pieuses méditations. Ce rosaire donne au croyant le droit de tirer du trésor céleste une indulgence de 11 ans et 35 jours.

La foi dans la divine autorité du pape, étant assez répandue, personne n'a besoin d'apprendre qu'il n'était point du tout difficile de faire passer des grâces du trésor céleste dans le trésor du Vatican. Les indulgences furent accordées par Léon X, à ceux qui contribuèrent à la construction de l'église de St.-Pierre, et les agitations de la Réformation procédèrent principalement du fait que le peuple reconnut bientôt que ces indulgences avaient pour but de faire de l'argent et que leur valeur, semblable à celle du papier-monnaie confédéré, était en raison inverse de la somme employée pour l'achat d'un certain article ou l'obtention d'une faveur.

Pie IX établit même une indulgence pour ceux qui déclarent leur foi en l'immaculée conception et l'infaillibilité du pape, ce qui ne servit qu'à affaiblir tous ces dogmes dans l'opinion du monde catholique.

Tempérance

Et je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis: Buvez du vin. Et ils répondirent: NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. 35:5, 6.

SONGE DE LA FEMME D'UN AUBERGISTE.

VOICI le songe que la femme d'un aubergiste racontait un jour à son mari:

J'ai songé la nuit passée que je me promenais à travers les rues de la ville, dans une mise recherchée, comme lorsque je vais à quelque partie de plaisir; et comme je désirais faire quelques petits achats, je me souvins que j'avais sur moi la belle bourse qu'on m'a donnée comme présent de Nouvel-An. J'aperçus Mme B. marchant à quelque distance devant moi et je me demandais comment elle pouvait s'habiller toujours à la dernière mode; si elle vendait ses habits, ou si elle les donnait à ses domestiques pour ses gages, ou si c'était réellement vrai qu'elle les donnait aux pauvres. Pendant que ces folles pensées traversaient mon esprit, j'aperçus tout à coup une femme qui s'approchait de moi; elle était sans chapeau; un misérable châle lui couvrait seul la tête. Je pensai qu'elle allait me demander l'aumône, et j'allais lui dire que je n'avais rien à lui donner, lorsqu'elle saisit les attaches de mon chapeau d'une main ferme et, avec un regard qui me pétrifia, enleva mon chapeau, le mit sur sa tête et s'enfuit! Je la suivis des yeux, étonnée, sans bien me rendre compte de ma position. Revenue à moi-même, je ne sus guère que faire. Entrer dans la première maison? Les gens m'y étaient étrangers, et qu'auraient-ils pensé. Il n'y avait point de modiste près de là, et j'étais assez loin de la maison. Comme je ne pouvais rien faire d'autre, je passai mon châle sur ma tête et j'essayai de hâter le pas; mais mes pieds semblaient paralysés et je n'avançais qu'avec peine.

Dans ce moment même, j'aperçus une autre femme, à une certaine distance, qui s'avançait de mon côté. Oh! si je pouvais seulement marcher comme elle, pensai-je. Cette femme était très-maigre, habillée pauvrement, sans aucun vêtement sur les épaules, quoique l'air fût très-vif. Au moment où je la rencontrai, elle s'arrêta, me regarda fixement et me dit d'un ton aussi sévère que son regard: «Donnez-moi mon châle, madame!» Et sans attendre ma réponse, ni ma résistance, elle me l'arracha brusquement et, l'ayant jeté sur ses épaules, elle s'en alla. A peine eus-je le temps de me demander ce qui allait m'arriver ensuite, qu'une autre de ces malheureuses créatures s'avançait vers moi. Elle portait sur elle les lambeaux d'un vieux manteau; elle leva le bras et je vis qu'il lui restait à peine les restes d'une vieille robe.

«De grâce, m'écriai-je, sentant sa main se poser rudement sur mes épaules, que voulez-vous de moi? J'ai déjà rencontré assez de voleurs aujourd'hui.»—«Voleurs! s'écria-t-elle d'une voix qui me pénétra comme une épée, voleurs! retirez ce mensonge, infâme créature. C'est vous qui êtes la voleuse! Rendez-moi mon bien!» Ce disant, elle m'enleva ma robe—cette magnifique robe de soie que vous avez si souvent admirée—et, s'en revêtant, elle disparut....

Tout effrayée et confuse, je me tenais dans la rue, sans savoir quel chemin prendre, ni quoi penser. Mais je n'eus pas le temps de réfléchir longtemps. La main froide et osseuse d'une femme me saisit alors; elle était suivie de trois enfants déguenillés qui criaient et étaient suspendus à sa robe. «Donnez-moi mon argent,» cria-t-elle en arrachant la bourse de mes mains tremblantes. «Voilà pour acheter du pain, pauvres petits,» ajouta-t-elle d'une voix douce, en jetant la bourse dans les mains avides de ses enfants. «Vous pouvez acheter un peu de pain!» Je la suivis des yeux, comme elle disparaissait avec ses enfants en haillons; mais ma bouche restait muette, mes pieds étaient rivés au sol et tout mon corps tremblait de froid et de frayeur.

Cette femme était à peine partie que sa place fut prise par une autre qui était très-pâle et semblait être délicate. Ses vêtements, quoique en désordre, portaient les marques du bon goût. Elle avait les yeux rouges, comme si elle avait pleuré; mais ils étincelèrent à la vue de ma montre et de ma chaîne qui, chose étrange, étaient encore sur moi. «Dieu soit béni! s'écria-t-elle, ceci le sauvera!—Ma belle montre que mon père m'a donnée le jour de mon mariage; c'est celle-là même; je la reconnais bien! Ceci paiera tout; ceci le fera sortir de prison! Donnez-moi ma montre!» Et sans même me regarder, elle s'empara de la montre et s'enfuit d'un air effaré en répétant: «Ceci le sauvera, ceci le fera sortir de prison—ma belle montre!»

Une campagnarde, sale et dégoûtante, m'enleva ma belle jupe de soie que j'avais brodée avec tant de soin et s'en alla en murmurant une sorte d'excuse pour sa grossièreté:—«Pauvre créature, ce n'est pas que je te veuille du mal, pour sûr; il est possible qu'il te reste encore plus sur toi qu'à beaucoup d'autres personnes qui méritent davantage! Ne sont-ce pas les gains de Joseph qui ont payé le jupon? Et ne prend-on pas son bien où on le trouve?»

Ensuite trois pâles créatures, venues de directions différentes, m'entourèrent comme je me tenais debout au milieu de la rue, pareille à une statue de marbre, sachant à peine si j'étais morte ou vivante. L'une d'elles m'enleva immédiatement mes joyaux, disant avec mépris en se détournant: «Je me moque du rebus, mais ceci est à moi. Ils ont été mis en gage pour du rhum; maintenant je pourrai nourrir un moment mes enfants affamés.» La seconde prit mon écharpe, mes gants, mes manchettes richement brodées et mon mouchoir de poche, disant avec un sourire amer: «Comme c'est exquis! comme c'est beau! Oui, je veux m'en vêtir. Je veux encore une fois m'en parer et voir si mon mari me reconnaîtra. J'avais l'habitude de porter de telles choses, lorsqu'il m'aimait plus que le rhum. Qu'ai-je fait pour être vêtue de haillons et voir étalée sur une autre personne la parure qui a été achetée de mon propre argent? Oh! oui, je veux me vêtir de ces belles choses et voir comment cela s'accordera avec ma demeure actuelle, avec ces membres décharnés et ces vêtements qui me couvrent à peine! N'aurai-je pas l'air d'une reine?» En disant cela, elle partit d'un éclat de rire sépulcral et me laissa avec la troisième, qui, d'une main irrésistible, m'assit sur les marches d'une maison à côté de laquelle je me tenais, et m'ôtant rapidement mes bottines—mes meilleures bottines—et mes fins bas de laine, et en revêtit ses pieds nus en murmurant entre ses dents: «J'en ai eu cruellement besoin! Quelle méchanceté de la part de la voleuse qui les gardait!»

Je fus encore une fois laissée seule. J'aurais voulu que la terre s'entr'ouvrît sous mes pieds. Mais non, j'étais là assise, n'ayant sur le corps que mes habits de dessous, ressemblant plutôt à un esprit qu'à une créature vivante. Mais je n'étais pas encore à bout de mes tortures. Une autre femme apparut au loin. Elle approcha et je fus sur le point de m'évanouir lorsqu'elle s'arrêta devant moi. J'essayai de fermer les yeux devant ce spectre, mais il me fut impossible de le faire. C'était l'image même du désespoir; et en outre il y avait dans son regard quelque chose d'imposant qui me faisait trembler comme un criminel. Elle mit la main sur la jupe blanche qui me couvrait les pieds, examina le fin tissu dont elle était faite et dit d'une voix lente et frémissante: «Oui, c'est ce qu'il me faut, c'est très-beau, c'est bien beau! Et en pourrait-il être autrement? C'est acheté avec l'argent que ces pauvres mains ont gagné, pendant que mon pauvre cher ange gémissait dans son berceau, n'ayant pas moi-même le temps de le prendre dans mes bras, ni de le bercer sur mon sein? Femme, continua-t-elle en me regardant d'un air que je n'oublierai jamais, femme, je veux prendre cette étoffe maintenant, car j'en ai besoin et je n'ai pas d'argent pour en acheter.» Je ne lui répondis pas: j'avais perdu l'usage de la parole. Il y avait dans ses yeux une expression de froid désespoir qui me glaçait d'épouvante. Elle arrêta un moment les yeux sur moi et,

voyant que je tressaillais d'horreur à l'idée d'être entièrement privée de vêtement et laissée sur la rue, exposée aux regards du public, elle recula en disant: «Non, pauvre femme coupable et condamnée; non! je ne puis vous enlever vos habits. O mon pauvre enfant! mon pauvre ange! tu es innocent.—J'ai pensé vous prendre de quoi faire un linceul afin d'envelopper mon pauvre enfant mort—mon pauvre enfant tué par la cruauté d'un père ivrogne! Il est couché dans son berceau sans oreillers, vêtu de la robe sale qu'il porte sur lui depuis des semaines. Je ne pouvais aller demander un linceul chez mes voisins. Je ne pouvais aller mendier lorsque je savais qu'il y avait dans le monde de l'étoffe qui m'appartenait, si blanche, si fine, si convenable! Mais non, je ne veux pas vous l'enlever! Si je suis mère, je suis aussi femme. Il vaut mieux que je pardonne—il vaut mieux que mon pauvre petit être innocent soit mis dans la tombe sans linceul! Il n'a jamais péché—qu'il repose tel qu'il est dans la tombe. Les anges le couvriront de leurs blanches ailes. Gardez vos vêtements mal acquis. Ils peuvent cacher votre corps à la vue des hommes; mais ils ne peuvent abriter votre âme de la malédiction de la mère privée de son enfant—de la femme de l'ivrogne.» . . . . .

O mon mari! Le son de cette voix retentit encore en ce moment à mes oreilles! Je parais peut-être simple et ridicule; mais aussi vrai que je vis et que je suis ici, je ne mettrai plus jamais une seule pièce de ces vêtements. Je veux me vêtir de deuil, me nourrir de pain et d'eau; je veux ne voir personne: non! jamais je ne me montrerai plus devant le monde; jamais je ne mettrai plus un pied dans la rue, aussi longtemps que je serai la femme d'un débitant de liqueurs!

Correspondance.

EUROPE SEPTENTRIONALE.

LA Conférence Générale des Adventistes du Danemark, m'appelantdans ce pays, j'y ai tenu des conférences pendant trois semaines. Frère Brorson m'aida dans la plupart des assemblées. Pendant que nous prêchions à Hvalsömagle, un grand nombre d'adventistes et d'autres personnes vinrent de loin pour assister à l'assemblée. Une sœur âgée de soixante-trois ans vint assister aux assemblées de Höver, où se tint la conférence générale. Comme elle paraît faible, je lui demandai comment, demeurant à sept lieues de Höver, elle avait pu venir de si loin. Elle me répondit qu'elle avait employé six jours pour faire ce voyage, priant avec les gens, leur parlant de la vérité et distribuant des traités. C'est une veuve qui fait beaucoup pour l'œuvre, qui prie sans cesse pour le succès de la vérité; aussi les assemblées furent-elles une fête continuelle pour son cœur rempli de l'amour de son Sauveur. Elle a un fils qui a accepté la vérité avec sa famille et une fille qui est également une digne sœur. Ils habitent Vejle, et frère Brorson, qui prêche maintenant dans cette localité, y a trouvé un champ bien préparé pour y semer la vérité divine. Sabbat passé, quatre nouveaux adventistes se joignirent à leur culte.

A Brönderslev un grand nombre de personnes assistèrent à notre conférence, après laquelle nous avons baptisé deux nouveaux membres. Nous avons eu six assemblées à Brönderslev et à Alstrup et une à Asaa. La dernière assemblée fut si nombreuse qu'elle dut être tenue dans une prairie, près de Galthen. Quelque opposition parut vouloir nous être faite, mais le Seigneur la fit concourir au bien de sa cause.

Après quelques assemblées tenues à Christiana, je me rendis en Suède pour prendre part à la Conférence de Grythytrehed. Il y avait environ quatre-vingt adventistes présents, et dans l'assemblée du dimanche, nous eûmes environ deux cents auditeurs.

Frère Johnson fut consacré au ministère évangélique par la prière et l'imposition des mains. Nous éprouvâmes la présence du Seigneur dans cette assemblée solennelle. Par la grâce de Dieu, frère J. est devenu un ministre de l'Evangile capable et estimé. Le lundi après, frère Norlin reçut le baptême des croyants. Ce frère a travaillé quelque temps à Stockholm, avec un grand zèle comme colporteur, malgré de sérieuses difficultés.

Sabbat passé, j'étais de retour à Christiana. Notre église dans cette ville compte maintenant cent cinq membres, dont plusieurs habitent à une certaine distance. Si l'on ajoute dix adventistes dispersés dans le pays [Norvége], le chiffre est porté à 115. Le nombre de nos églises est de 13, comptant 312 membres. Nous comptons 410 personnes observant le Sabbat, six ministres, trois évangélistes et trois colporteurs. Grâce soit rendue au Seigneur pour l'aide qu'il nous a accordée dans la propagande de sa vérité dans ces contrées! J.-G. M.

Christiana, juillet 1883.

L'HOMME EST-IL IMMORTEL PAR NATURE?

1° EST-IL raisonnable de supposer que Dieu ait créé l'homme immortel et qu'il ne nous ait jamais informés de ce fait dans sa sainte Parole?

2° Est-il raisonnable de supposer que, si l'homme possédait l'immortalité par nature la Parole de Dieu nous recommanderait, comme elle le fait dans Rom. 2 : 7, de la chercher?

3° Est-il raisonnable de supposer que, si les hommes étaient naturellement immortels la Parole de Dieu nous assurerait si positivement que «Dieu seul possède l'immortalité» ? 1 Tim. 6 : 16?

4° N'est-il pas plutôt raisonnable de croire que l'immortalité est le «*don* de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur» ? Rom. 6 : 23.

5° Est-il raisonnable de supposer que certains mots, quand on les trouve dans la Bible, *doivent* avoir une signification qu'aucun homme de bon sens ne penserait jamais leur donner dans aucun autre livre? Par exemple, les mots *vie* et *mort*, quand on les trouve dans la Bible, *doivent* (nous disent certains théologiens) signifier *bonheur* et *malheur*; mais, lorsqu'on les trouve dans un autre livre, ils doivent signifier simplement «existence» et «cessation d'existence.»

6° Est-il raisonnable de supposer que, dans la grande multitude de passages dans lesquels Christ promet *la vie—la vie éternelle*—à ceux qui le suivent, il ne donne point à entendre qu'il veuille dire littéralement ce qu'il dit? Il ne pourrait pas faire de telles promesses, si tous les hommes avaient l'immortalité par nature. Dans ce cas, les méchants vivraient pendant toute l'éternité aussi bien que les justes.

7° Est-il raisonnable de supposer que, dans toute cette multitude de passages dans lesquels le pécheur est menacé de la *mort*, il ne s'agisse que de la *perte du bonheur?* Un homme malheureux a autant de vie que l'être le plus heureux qui existe; et s'il est immortel par nature, il continuera de vivre pendant l'éternité. Les lois du langage, ainsi que le simple bon sens, nous défendent de dire qu'un être immortel puisse mourir.

8° Est-il raisonnable de supposer que la Sagesse infinie emploierait invariablement un langage qui ne servît qu'à égarer le genre humain, ou qui ne pût être démêlé que par les docteurs en théologie? Dieu parlerait-il aux hommes par énigmes sur des sujets qui concernent leur salut?

9° N'est-il pas plus raisonnable et plus en accord avec la sagesse et l'amour de Dieu, de supposer que Dieu donnerait à ses créatures une révélation que toute personne ordinaire et de sens commun pût comprendre aisément? C'est ce qu'il a fait, et si les hommes voulaient se servir de leur raison en lisant la Bible, comme ils s'en servent en lisant tout autre livre, ils en saisiraient le sens.

10° Est-il raisonnable de supposer que les hommes vont au ciel ou en enfer immédiatement après leur mort, et que des centaines ou des milliers d'années après, ils en sortent pour être jugés, afin qu'il soit décidé à laquelle des deux places ils doivent aller? Nous semblerait-il juste de garder un homme en prison pendant dix ans et de l'en faire sortir ensuite pour lui faire son procès, afin de décider s'il mérite cette punition? Et «Celui qui juge toute la terre ne fera-t-il point justice?»

11° Est-il raisonnable qu'une telle prééminence soit donnée dans l'Ecriture à la doctrine de la résurrection des morts, si cet événement signifie seulement la «réunion» d'un morceau de terre avec l'homme réel, connaissant et pensant—*l'âme*, que les théologiens disent être susceptible de bonheur ou de malheur avec ou sans le corps?

12° Est-il raisonnable de parler d'une «mort qui ne meurt jamais» quand il n'y a pas un mot dans l'Ecriture qui sanctionne une phrase aussi contradictoire? Ne serait-il pas aussi convenable de parler de la récompense du juste comme d'une «vie qui ne vit jamais?» N'y a-t-il pas autant de nonsens dans l'une de ces expressions que dans l'autre?

13° Est-il raisonnable de parler si souvent, soit dans les sermons, soit dans les prières des «âmes immortelles», des «âmes qui ne meurent jamais», des «esprits immortels», et de se servir d'expressions semblables, tandis qu'il n'y a pas, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, *un seul passage* qui justifie l'emploi d'une pareille expression.

14° Est-il raisonnable de dire, comme nous le disent les théologiens, que la mort éternelle et les tourments éternels sont des expressions synonymes? S'il en est ainsi, comment se fait-il que nous lisions dans Apoc. 21 : 4: «Et la mort ne sera plus»?

15° Est-il raisonnable de croire à un enfer de tourments dans un feu ardent, et à des peines sans fin, qui doivent exister toujours, quand Dieu dit: «Voici je fais toutes choses nouvelles»? Apoc. 21 : 5.

16° Est-il raisonnable de croire aux tourments éternels des méchants, lorsque plus de deux cents passages de l'Ecriture affirment clairement qu'ils «mourront», «seront consumés», «détruits», «brûlés», «comme s'ils n'avaient point été», etc.?

17° Est-il raisonnable de croire que les justes, dans leur état de gloire, peuvent être indifférents et insensibles aux souffrances sans fin d'innombrables millions de leurs compagnons, parmi lesquels il pourrait se trouver des parents, des enfants, des maris, des épouses, etc.? Est-il possible qu'ils soient destitués, ou privés des qualités qui, dans cette vie, sont estimées les plus aimables et les plus divines, telles que la piété, la sympa-

thie, la compassion, la pitié pour les malheurs d'autrui, etc.? La dureté envers les malheureux deviendra-t-elle jamais une vertu? Ce qui est vice dans ce monde deviendra-t-il vertu dans la glorieuse vie à venir? La bannière de la vertu est-elle devenue si variable que ce qui est mauvais ici-bas doive être bon dans la vie future?

18° Est-il raisonnable de croire qu'un Dieu d'une justice infinie punira d'éternels tourments les païens qui n'ont jamais entendu parler de Christ, et qui, par conséquent n'ont pu le rejeter? Est-il possible que Dieu puisse infliger au moins coupable des païens la même punition (des souffrances éternelles dans l'étang de feu) que celle qu'il infligera aux plus coupables des pays chrétien? Or tel doit être le cas si leurs âmes sont immortelles, et si leurs tourments doivent être éternels. Il ne peut pas y avoir de degrés dans ce qui est infini. N'est-il pas beaucoup plus raisonnable de croire ces paroles de l'apôtre: «Car tous ceux qui auront péché sans la loi, périront aussi sans la loi»? Rom. 2:12.

19° Est-il raisonnable de croire que Dieu soit un être si vindicatif que sa justice ne puisse être satisfaite par la *mort* du pécheur; mais qu'il doive continuellement verser, dans toute l'éternité, des déluges de colère ardente sur un malheureux être?

Je pourrais multiplier les questions de cette nature, mais je m'abstiens de le faire.

Hommes doués de raison et de sens commun, prêtez à ce sujet votre sérieuse attention. Relisez votre Bible; lisez avec soin; lisez avec prière. Voyez si ces choses sont vraies ou non. Osez penser pour vous-mêmes. Ne vous fiez pas aux commentaires. N'établissez pas votre foi sur des thèses de théologie. Allez à la Source, à la Fontaine de vérité. «Toute la Parole de Dieu est épurée.» «La loi de l'Eternel est parfaite.» On ne pourrait pas en dire autant des écrits et des opinions d'aucun homme, ou nombre d'hommes, quelques sages et saints qu'ils puissent être. L'homme peut errer. Dieu et sa vérité sont infaillibles. Montrez-vous de *vrais chrétiens*, et jetez loin de vous les «traditions des hommes.» Vous croyez la Bible. Les plus sages et les plus saints des «pères» n'avaient rien de plus. Vos ministres n'ont point d'autre règle pour les guider, ou du moins ils ne doivent point en avoir d'autre. La Bible, et la Bible seule, est le livre des *chrétiens*. Allez donc à votre Bible, et voyez si les doctrines qui déshonorent Dieu, et sur lesquelles j'ai appelé votre attention, sont prises là ou non.. Pardonnez-moi de vous le dire: bien que les livres et les sermons des hommes puissent être remplis de ces doctrines, elles ne se trouvent pas dans le livre de Dieu.

Croyez plutôt que l'homme est *mortel* et qu'il est condamné à mourir; mais que Christ est «venu afin que les hommes aient la *vie*, et qu'ils l'aient même en abondance.» Jean 10:10.

«Le salaire du péché c'est la mort; mais le don de Dieu, c'est la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur.» Rom. 6:23.

VISITE EN ITALIE.

Nous avons le plaisir d'annoncer que notre cher frère, M. le pasteur Whitney partira dans quelques jours afin d'aller visiter nos amis en Italie. Nous recommandons M. W. comme digne au plus haut degré de la confiance de nos frères, et nous croyons fermement que sa visite sera une grande bénédiction pour la cause de Christ en Italie.

J.-N. A.

QUARANTE QUESTIONS SUR L'IMMORTALITÉ

1. QUI est immortel?—Le «Roi des siècles, *immortel*, invisible, le Dieu seul sage.» 1 Tim. 1:17.

2. Est-ce que tous les hommes ne possèdent pas l'immortalité?—«Le bienheureux et seul prince, Roi des rois, et Seigneur des seigneurs, ... lui qui seul possède l'immortalité.» 1 Tim. 6:15, 16.

3. Les hommes n'ont-ils pas tous été créés immortels?—Dieu «seul possède l'immortalité.» 1 Tim. 6:16.

4. Existe-t-il quelque moyen par lequel les hommes puissent obtenir l'immortalité?—«Par lesquelles nous sont données les grandes et précieuses promesses, afin que par elles vous soyez faits participants de la nature divine, étant échappés de la corruption qui règne dans le monde par la convoitise.» 2 Pier. 1:4.

5. Cette immortalité est-elle révélée par Platon, ou par Socrate, ou par les esprits familiers qu'invoquent les spiritistes, ou dans la nature; ou est-elle révélée par Jésus-Christ et son Evangile?—«Par l'apparition de notre Sauveur Jésus-Christ, qui a détruit la mort, et qui a mis en lumière la vie et l'immortalité *par l'Evangile*.» 2 Tim. 1:10.

6. Qui a le pouvoir de donner à l'homme l'immortalité?—«Le *don* de Dieu, c'est la vie éternelle, par Jésus-Christ, notre Seigneur.» Rom. 6:23.

7. Dieu donnera-t-il ce don à tous, quelles que soient leurs œuvres?—«Dieu rendra à chacun *selon* ses œuvres.» Rom. 2:6.

8. Quelle sera la portion de ceux qui sont contentieux et qui se rebellent contre la vérité?—Il y aura de «l'indignation et de la colère, ... tribulation et angoisse sur toute âme d'homme qui fait le *mal*.» Rom. 2:8, 9.

9. A qui Dieu donnera t-il l'immortalité?—A «ceux qui, persévérant à bien faire, *cherchent* la gloire, l'honneur et l'immortalité.» Rom. 2:7.

10. Quelle sera leur récompense?—«La *vie éternelle*.» Rom. 2:7.

11. A quelles conditions pouvons-nous obtenir ce bonheur?—«Combats le bon combat de la foi, *remporte* la vie éternelle.» 1 Tim. 6:12.

12. Quand est-ce que les hommes obtiennent l'immortalité? est-ce à la mort ou à la résurrection?—«Les morts ressusciteront incorruptibles.» 1 Cor. 15:52.

13. Comment ceux qui ne mourront point deviendront-ils incorruptibles?—«Nous serons *transmués*.» 1 Cor. 15:52.

14. Quand ce changement aura-t-il lieu?—«A la dernière trompette.» 1 Cor. 15:52.

15. Ce changement se fera-t-il subitement?—«En un *moment*, et en un clin d'œil, à la dernière trompette.» 1 Cor. 15:52.

16. Ce changement sera-t-il un changement de l'homme intérieur, ou bien de l'extérieur et du physique de l'homme corruptible?—«Il faut que ce corruptible *revête* l'incorruptibilité.» 1 Cor. 15:53.

17. Qu'est-ce qui devient alors immortel?—«Il faut que ce mortel *revête* l'immortalité.» 1 Cor. 15:53.

18. Quelle est la parole de l'Ecriture qui sera accomplie lorsque ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce mortel aura revêtu l'immortalité?—«Alors cette parole de l'Ecriture sera accomplie: La mort est engloutie en victoire.» 1 Cor 15:54; Esa. 25:8. Trad. de Lausanne.

19. Qui sont ceux qui ressusciteront des morts?—«*Tous* ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, et ils sortiront.» Jean 5:28, 29.

20. Les morts qui n'ont pas été enterrés ressusciteront-ils?—«Et la *mer* rendit les morts qui étaient en elle, et la mort et l'enfer (le sépulcre) rendirent les morts qui étaient en eux.» Apoc. 20:13.

21. Est-ce que les injustes ressusciteront ainsi que les justes?—La résurrection des morts, *tant* des justes que des injustes . . . . arrivera.» Act. 24:15.

22. Dans quel but les justes ressusciteront-ils?—«Ils sortiront, savoir, ceux qui auront bien fait en resurrection de *vie*.» Jean 5:29.

23. Dans quel but le reste des morts ressuscitera-t-il?—«Et ceux qui auront mal fait en résurrection de *condamnation*.» Jean 5:29.

24. La destinée de l'homme sera-t-elle, à la fin, conforme à sa vie précédente?—«Ce que l'homme aura semé, il le moissonnera aussi.» Gal 6:7.

25. Quelle sera la portion des impies?—«Celui qui sème pour sa chair, moissonnera aussi de la chair la *corruption*.» Gal. 6:8.

26. Quelle sera la récompense des saints?—«Celui qui sème pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit la *vie éternelle*.» Gal. 6. 8.

27. Où est maintenant la vie du chrétien?—«Votre vie est *cachée avec Christ* en Dieu.» Col. 3:3.

28. Comment donc devons-nous vivre?—«Ne nous relâchons point en faisant le bien; car nous moissonnerons en la propre saison, si nous ne devenons point lâches.» Gal. 6.:9.

29. Quel sera le sort de ceux qui sèment pour la chair?—Ils «*périront* par leur propre corruption.» 2 Pier. 2:12.

30. Est-il possible qu'un homme soit entièrement détruit?—«Craignez celui qui peut faire périr et l'*âme* et le *corps*, en les jetant dans la géhenne.» Mat. 10:28.

31. Quels sont les gages du péché?—«Le salaire du péché c'est la *mort*.» Rom. 6:23.

32. Cette mort est-elle simplement la mort du corps?—«L'âme qui péchera sera celle qui mourra.» Ezéch. 18:20.

33. Si le méchant se détourne de sa méchanceté et qu'il fasse ce qui est juste et droit, que s'ensuivra-t-il?—«Il fera vivre son âme.» Ezéch. 18:27.

34. Si le juste se détourne de sa justice, qu'il commette l'iniquité et meure dans cette condition, quel sera son sort?—Il mourra pour son iniquité qu'il aura commise.» Ézé. 18:26.

35. Comme il meurt premièrement dans son iniquité, et qu'ensuite il meurt *pour* son iniquité, comment appelle-t-on cette dernière mort?—«La mort *seconde*.» Apoc. 21:8.

36. Quel sera le résultat qui sera atteint par celui qui aura ramené un pécheur de son égarement?—«Il sauvera une âme de la *mort*.» Jacq. 5:20.

37. Qu'est-ce que Dieu a mis devant nous pour nous exciter à l'obéissance?—Je prends aujourd'hui à témoin les cieux et la terre contre vous, que j'ai mis devant toi *la vie et la mort*, la bénédiction et la malédiction.» Deut. 30:19.

38. Comment Dieu manifeste-t-il son amour envers les hommes?—«Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.» Jean 3:16.

39. De quoi notre Sauveur se plaint-il concernant le genre humain?—«Mais vous ne voulez point venir à moi pour avoir la vie.» Jean 5:40.

40. Qu'est-ce que Dieu commande à tous?—«Jetez loin de vous tous les crimes par lesquels vous avez péché; . . . car je ne prends point de plaisir à la mort de celui qui meurt, dit le Seigneur, l'Eternel. Convertissez-vous donc et vivez.» Ezéch. 18:31, 32.

Les Signes des Temps

Le Septième Jour est le Repos de l'Eternel, ton Dieu.

BALE (SUISSE), AOUT 1883.

SOMMAIRE.

	PAGE
Articles Variés.	
Le premier Coup de la Réformation	209
Difficulté de l'Œuvre missionnaire	210
Signes Célestes de l'Approche du Grand Jour	211
La Dynamite	214
Entrée de Jésus à Jérusalem	219
Tempêtes, Ouragans, Inondations	220
L'Homme est-il Immortel par Nature?	222
A la Jeunesse.	
Histoire de Jules-César—Sa Personne et son Caractère—L'Opinion qu'en avait Sylla	213
Vie de John Nelson un des Collaborateurs de John Wesley	214
Articles des Rédacteurs.	
Une Heure solennelle	216
Le Second Dénombrement d'Israël	217
Pensées Critiques et Pratiques sur le Livre de Daniel—Explication du Chap. XI:45—Prophétie littérale	217
Tempérance.	
Songe de la Femme d'un Aubergiste	221
Correspondance.	
Europe Septentrionale	222
Notes.	
Conférence Générale Annuelle des Adventistes du Septième Jour - A nos Abonnés - Visite en Italie - Avis - Leçons Bibliques - etc.	223—224

CONFÉRENCE GÉNÉRALE ANNUELLE

— DES —

ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR.

NOTRE dixième assemblée générale aura lieu, Dieu voulant, à Bâle, du 19 au 22 octobre prochain. Une annonce ultérieure confirmera ou rectifiera cette date. Il est probable que nous aurons l'honneur et le plaisir d'y voir assister nos chers frères, M. le pasteur G.-I. Butler, président de la conférence générale des Adventistes d'Amérique et M. W.-C. White de Californie.

Nous espérons recevoir un rapport de chaque église, de chaque école du Sabbat, de chaque société missionnaire, ainsi que de nos frères isolés. De plus, le caissier de chaque église devra être prêt à régler ses comptes avec le caissier central. Nous invitons tous nos frères et tous les amis de l'œuvre à nous favoriser de leur présence. Cette Conférence sera sans nul doute, sous bien des rapports, une des plus importantes que nous ayons eues, et nous ne doutons point que les conséquences n'en soient bénies pour l'avenir de notre œuvre. Nous avons la confiance que tous ceux qui y assisteront en retireront une grande bénédiction et y puiseront un nouveau courage pour travailler, individuellement, à la propagation de la vérité des derniers jours, aussi bien que pour se préparer à recevoir leur Sauveur dans la paix.

COMITÉ EXÉCUTIF.

A NOS ABONNÉS.

COMME nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, nous prendrons, avec notre livraison de septembre, le remboursement des souscriptions pour l'année 1883–84, de tous ceux dont l'abonnement expirait en Juillet, et qui ne l'auront pas encore renouvelé.

LA grave maladie et l'extrême faiblesse du rédacteur des SIGNES nous a obligés de publier ce numéro sans les articles qu'il avait l'habitude d'écrire. Il éprouve le plus vif regret d'avoir dû, même pour ce simple numéro, abandonner son travail habituel. Ce n'est point qu'il n'ait essayé à plusieurs reprises de prendre la plume; mais jusqu'à présent il s'est trouvé tout à fait incapable de continuer aucune des séries d'articles qu'il avait entreprises.

Il est sans doute peu de lecteurs des SIGNES DES TEMPS qui aient quelque idée de la grande faiblesse dont il a été atteint ces quatre dernières années, et malgré laquelle il n'a cessé d'accomplir sa tâche. La raison en est qu'il n'a jamais pu se résigner à faire mention de l'état de sa santé jusqu'à ce qu'enfin sa grande prostration l'a rendu nécessaire. Nous espérons qu'avec la bénédiction de Dieu, un moment de repos lui permettra de reprendre bientôt son travail et nous sommes assurés que c'est aussi le vœu sincère de tous nos amis.

Disons que nous avons reçu les témoignages de sympathie et d'intérêt de plusieurs personnes qui ont appris par le dernier numéro des SIGNES la grave maladie de notre frère. Il a été vivement touché de ces marques d'intérêt en sa faveur, et comme il ne peut pas répondre à chacun de ces témoignages de bienveillance, nous venons exprimer son entière gratitude pour tous ceux qui lui ont adressé ces preuves d'intérêt chrétien.

Nous demanderons à tous ceux qui ont foi dans la puissance de la prière de se joindre à nous pour demander à notre Père céleste d'épargner la vie de son serviteur et de lui accorder les forces nécessaires pour travailler encore à la cause de la vérité à laquelle il a voué sa vie.

B.-L. WHITNEY.

☛ DANS notre prochain numéro, nous espérons réserver une place pour les leçons de l'école du Sabbat, destinées à ceux de nos lecteurs qui désirent étudier la Bible de cette manière. Nous nous proposons de préparer une série de leçons qui commenceront avec le livre des Actes des Apôtres, tout en faisant venir à notre aide les précieuses lumières de ceux qui ont fait de la Bible une étude de la vie. Nous viserons aussi au côté pratique, afin que non-seulement cette étude augmente la connaissance de la Bible, mais facilite les devoirs pratiques de la vie chrétienne.

Les saintes Ecritures nous sont données pour nous guider à travers le sentier difficile et dangereux de la vie et pour nous rendre propres à une vie de joie dans le siècle à venir. Il est certainement de la plus grande importance que nous étudiions à fond ce précieux Guide, de crainte de tomber dans des erreurs qui nous soient fatales. Nous espérons que les efforts que nous ferons pour faciliter cette étude seront approuvés de Dieu et profiteront toujours à nos lecteurs. Nous avons aussi l'espoir que ces leçons seront utiles non-seulement aux écoles de Sabbat déjà organisées, mais encore à beaucoup de familles dont les membres ne fréquentent aucune école de Sabbat. Nous nons efforcerons d'augmenter la valeur de ce nouveau Département par des directions pratiques pour la tenue des écoles du Sabbat et des articles adaptés aux sujets des leçons.

AVIS.

Nous appelons particulièrement l'attention de nos abonnés sur le changement qui a été fait dans l'adresse collée sur l'enveloppe du journal. On a voulu, dans l'arrangement de ces adresses, donner non-seulement le nom et l'adresse de l'abonné, mais aussi la date à partir de laquelle chaque abonnement recommence. Jusqu'à présent, nous avons imprimé avec l'adresse le mois où l'abonnement recommençait. Le changement que nous faisons maintenant consiste en ceci, que nous indiquerons le dernier mois payé, au lieu du suivant ce qui permettra à tout abonné de remarquer d'un simple coup d'œil le mois où son abonnement expire. Supposons qu'une personne ait pris un abonnement d'une année le 1er JUILLET 1883. L'ancienne adresse aurait porté la date JUILLET 1884, tandis que maintenant on y lira JUIN 1884, le numéro de ce mois étant le dernier auquel donne droit l'abonnement. Ce changement n'affectera en aucune manière le nombre des numéros du journal que l'abonné doit reçevoir; nous n'appelons l'attention là-dessus que pour faire comprendre le changement qui a été fait. Veuillez bien examiner votre adresse sur l'enveloppe de ce numéro et prendre note du mois jusqu'où votre abonnement a été payé.

Dorénavant, les abonnements aux SIGNES commenceront à partir des mois de janvier d'avril, de juillet ou d'octobre, quoiqu'on puisse obtenir n'importe quels numéros du journal que l'on désire, en s'adressant à notre bureau. On pourra donc prendre des abonnements de trois ou de six mois, lorsqu'on ne voudra point s'abonner pour l'année entière.

Les Signes des Temps

JOURNAL RELIGIEUX, MENSUEL

PUBLIÉ PAR LA

Société des Adventistes du 7me Jour.

Ce Journal traite les Sujets suivants:—

ACCOMPLISSEMENT des Prophéties nous amenant à la Fin des Temps.—Il enseigne l'Obéissance aux Commandements de Dieu et la Foi en Christ.—Second Avénement de Christ et Phénomènes précédant sa Venue.—Nature de l'Homme et sa Destinée Finale.—Jugement.—Vie à Venir.—Histoire Ancienne au Point de Vue Biblique.—Tempérance.—Il cherche à Corriger les Dogmes et les Erreurs introduits par l'Eglise Romaine dans le Christianisme, et à rétablir les enseignements Bibliques.

☛ Ce Journal sera envoyé GRATUITEMENT pendant 4 mois à toute personne qui en fera la demande.

Bureau des SIGNES DES TEMPS,
BALE, (Suisse).

CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIETÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:—

1.	**Le Règne Millénaire.** (*†)	16 pages	10 cts.
2.	**Le Second Avénement;** (*) Objet et Proximité de cet Evénement, et Manière dont il aura lieu.	32 pages	20 cts.
3.	**Les Deux Trônes,** (*) représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire.	32 pages	20 cts.
4.	**Le Jugement,** (*) Ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité.	16 pages	10 cts.
5.	**Le Sanctuaire de la Bible.** (*†)	20 pages	15 cts.
6.	**Quel Jour Observez-vous et Pourquoi?** (*)	8 pages	5 cts.
7.	**Explication de Matthieu XXIV,** Ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. (Avec couverture)	56 pages	50 cts.
8.	**Le Sabbat de la Bible.** (†)	32 pages	20 cts.
9.	**Le Premier Message d'Apocalypse.** (†)	16 pages	10 cts.
10.	**Le Second « «**	16 pages	10 cts.
11.	**Le Troisième « «**	32 pages	20 cts.
12.	**Perpétuité des Dix Commandements.**	40 pages	25 cts.
13.	**Les Souffrances de Christ.** (*)	32 pages	20 cts.
14.	**Les Deux Lois.** (*†)	16 pages	10 cts.
15.	**La Loi et l'Evangile**	16 pages	10 cts.
16.	**Le Sabbat dans la Prophétie**	32 pages	20 cts.
17.	**La Vérité Présente.** (*)	24 pages	15 cts.
18.	**L'Esprit de Prophétie.** (*)	16 pages	10 cts.
19.	**Le Mémorial du Créateur**	16 pages	10 cts.
20.	**Le Salut par Christ**	16 pages	10 cts.
21.	**Christ dans l'Ancien Testament**	16 pages	10 cts.
22.	**Pouvons-nous Savoir?** (*†)	8 pages	5 cts.
23.	**L'Avénement de Christ,** sa Nature et la Purification du Sanctuaire	48 pages	30 cts.
24.	**Le Septième Jour**	8 pages	5 cts.
25.	**La Fin est-elle Proche?** (*)	8 pages	5 cts.
26.	**Le Sabbat de l'Eternel.** (*†)	16 pages	10 cts.
27.	**L'Homme est-il Immortel?** (*†)	8 pages	5 cts.
28.	**Le Serpent d'Airain,** ou le Salut par Christ	16 pages	10 cts.
29.	**La Septième Partie du Temps,** etc.	32 pages	20 cts.

Les traités marqués d'un **astérisque** (*) sont aussi imprimés en **allemand**, et ceux qui sont marqués d'une **croix** (†) sont imprimés en **italien**.

☛ **Adresser** (franco): M. J.-N. ANDREWS, Bureau des **Signes des Temps**, Bâle (Suisse.)